

Cahier pédagogique

1984

D'après **George Orwell**

Mise en scène de **Mathias Simons**



© Lou Héron

Création - Reprise

10 > 14 JANVIER 2011

THEATRE DE LA
PLACE

Sommaire

Le Roman	Page 3
1984	Page 4
Caractéristiques du monde de 1984	Page 5
Contexte	Page 7
Les thèmes abordés dans le roman	Page 8
1984 aujourd'hui	page 12
L'auteur	Page 14
Biographie	Page 15
L'adaptation	Page 18
Note d'intention du metteur en scène	Page 19
Notes dramaturgiques	Page 20
Synopsis du spectacle	Page 25
Crédits bibliographiques	Page 26
Infos pratiques	Page 27

**Ce dossier est accompagné d'une annexe réalisée par les Territoires de la Mémoire. *Le totalitarisme et George Orwell : 1984* de Nicolas Roland.
Merci aux Territoires de la Mémoire pour leur précieuse collaboration**

LE ROMAN

... On a pu réduire 1984 à la caricature, certes formidablement, de ce que furent [...] les pays totalitaires de l'Est. Mais ne lire dans ce livre qu'une dénonciation de l'ordre stalinien, n'est-ce pas risquer de s'en débarrasser par là même, comme s'il ne concernait pas aussi bien les dictatures à la mode sud-américaine, comme s'il ne visait pas tous les systèmes de pouvoir – y compris ceux qui fonctionnent dans nos démocraties capitalistes ? A trop loucher sur la poutre qui encombre l'œil du voisin, on pourrait s'aveugler sur les pailles tenaces qui s'immiscent dans le nôtre...

François Brune 1984 ou le règne de l'ambivalence

Une relecture d'Orwell

Paris – Archives des lettres modernes – 1983

Editions Commission Librairie

Les origines

1984 (titre original : Nineteen Eighty-Four) est un célèbre roman de George Orwell, écrit en 1948, décrivant une Grande-Bretagne postérieure à une guerre nucléaire Est-Ouest censée avoir eu lieu dans les années 1950, et où s'est instauré un régime de type totalitaire fortement inspiré à la fois du stalinisme et de certains éléments du nazisme. La liberté d'expression n'existe plus. Toutes les pensées sont minutieusement surveillées, et d'immenses affiches trônent dans les rues, indiquant à tous que « Big Brother vous regarde » (« Big Brother is watching you »). Le roman devait s'appeler à l'origine *The Last Man in Europe* (Le dernier homme en Europe), ou encore 1949, l'année de parution, mais Orwell se vit opposer un refus de son éditeur.

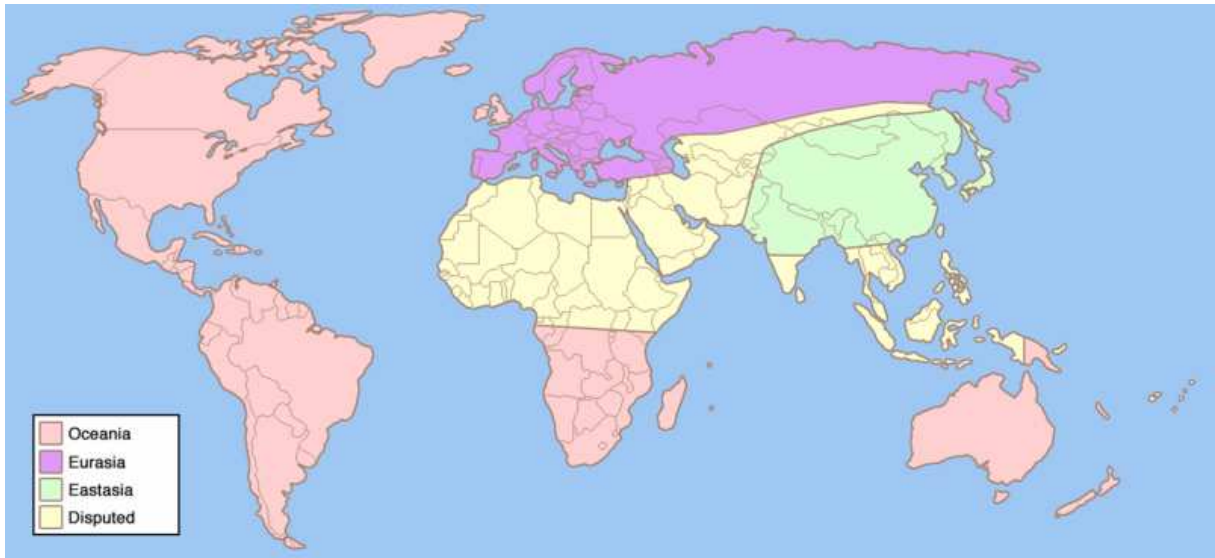
Résumé du livre

Winston Smith, habitant de Londres en Océania, est chargé de réécrire l'Histoire dans le cadre de son travail au Ministère de la Vérité. Il prend conscience qu'il n'a pas de pensées si orthodoxes qu'il devrait en avoir aux yeux du Parti. Susceptible d'être traqué par la Police de la Pensée, il cache ses hérésies et sa haine du Parti derrière un visage de marbre, mais implose intérieurement de révolte. Il commence à écrire un journal : il veut laisser une trace du passé et de la vérité, et comprendre le pourquoi de cette dictature.

Il tombe amoureux de Julia, une jeune femme du commissariat aux romans, membre de la ligue anti-sexe. Ils s'aiment et font l'amour clandestinement dans une mansarde louée dans le quartier des prolétaires. Ils savent qu'ils seront condamnés, que tôt ou tard ils devront payer le prix de tous ces crimes envers le parti. Ils rêvent cependant d'un soulèvement, d'une résistance ; ils croient au mythe d'une incertaine fraternité qui existerait quelque part et unirait les gens comme eux contre le Parti. C'est pourquoi ils finissent par aller à la rencontre d'O'Brien, personnage intelligent et charismatique, membre du Parti intérieur dont Winston a l'intime conviction qu'il est un partisan de la fraternité. O'Brien leur fera parvenir « Le Livre » de Goldstein, l'ennemi du peuple et du Parti, objet de la haine et de la peur la plus intense en Océania. Il y est expliqué tous les tenants et les aboutissants des systèmes politiques et des manipulations psychologiques mis en place en Océania.

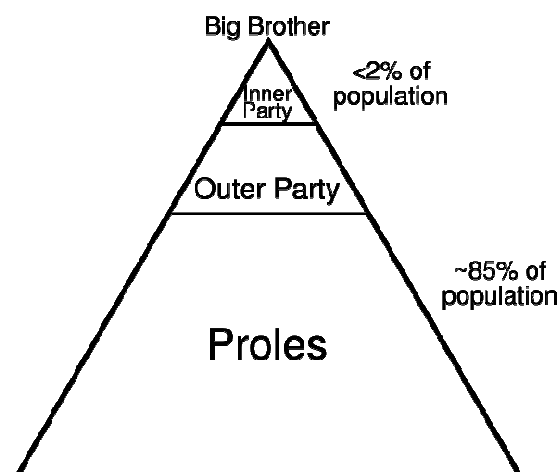
Avant la fin de leur lecture, ils seront arrêtés par la Police de la Pensée, amenés au Ministère de l'Amour où ils seront torturés pendant des jours, des mois, peut-être des années, jusqu'à ce qu'ils oublient et renient leur amour, leurs convictions, leur vérité, et qu'ils vouent un amour béat à Big Brother en attendant la mort.

Caractéristiques du monde de 1984



Le monde en 1984 selon George Orwell Le territoire contrôlé par l'**Océania** est représenté en rose. Le territoire **d'Eurasia** est en mauve et celui **d'Estasia** en vert. Les territoires en jaune sont ceux qui sont disputés par les trois puissances.

La pyramide sociale en Océania



Pyramide sociale telle qu'elle apparait dans le roman. Big Brother est au sommet. En dessous, les membres du Parti Intérieur (moins de 2% de la population de l'Océania); puis les membres du Parti Extérieur, comme Winston Smith. Au bas de la pyramide, soit environ 85% de la population de l'Océania : les prolétaires.

Situation géopolitique

L'histoire se passe à Londres, en 1984, d'où le titre du roman. Le monde, depuis les grandes guerres nucléaires des années 1950, est divisé en trois grands « blocs » : l'Océania (Amériques, Royaume-Uni, Océanie et Afrique), l'Eurasia (Europe et Russie) et l'Estasia (Chine, Inde, Mongolie, Tibet et Japon) qui sont en guerre perpétuelle les uns contre les autres. Ces trois grandes puissances sont dirigées par différents régimes totalitaires revendiqués comme tels : respectivement l'*Angsoc* (ou *socialisme anglais*) pour l'Océania, le *néo-bolchévisme* pour l'Eurasia, et le *culte de la mort* (ou *oblitération du moi*) pour l'Estasia.

L'Angsoc

L'Angsoc, régime de l'Océania, divise le peuple en trois classes sociales : le « Parti Intérieur », classe dirigeante au pouvoir partagé, le « Parti Extérieur », travailleurs moyens, et les « prolétaires », sous-classe s'entassant dans les quartiers sales. Le chef suprême du Parti est Big Brother, visage immortel et adulé placardé sur les murs de la ville. Tous les membres du Parti sont constamment surveillés par la Police de la Pensée et chaque geste, mot ou regard est analysé au travers des « **télécrans** » (assemblage de deux mots comme on en trouve souvent en novlangue, ici de « télé » et de « écran ») qui balayent les moindres lieux.

Winston Smith, membre du Parti extérieur, occupe un poste de rectification d'information au commissariat aux archives, dans le Ministère de la Vérité (Miniver en novlangue). Son travail consiste à supprimer toutes les traces historiques qui ne correspondent pas à l'Histoire Officielle, qui doit toujours correspondre à ce que prédit Big Brother.

En plus de l'anglais classique, langue officielle de l'Océania, l'Angsoc a créé une langue, le novlangue (*newspeak*). Cette langue est constituée principalement d'assemblages de mots et est soumise à une politique de réduction du vocabulaire. Le nombre de mots en novlangue diminue sans arrêt. Au début du roman, un membre du Parti Extérieur révèle que la version finale du dictionnaire novlangue était en préparation afin d'éliminer tout autre mode de pensée et idée hérétique.

Éléments réels d'inspiration

La correspondance d'Orwell indique que son projet était de lancer un avertissement contre les totalitarismes, particulièrement à une gauche britannique (dont il faisait partie) qu'il soupçonnait de complaisance envers Staline, du moins pour ce qui était de certains intellectuels comme George Bernard Shaw ou Herbert George Wells.

De nombreux éléments sont puisés dans la réalité de la fin des années 1940 qui a inspiré Orwell de manière flagrante : la description d'un Londres décrépit, avec ses cratères dus à des « bombes fusées », ses files d'attente devant les magasins, ses maisons victoriennes en ruine, ses privations de toutes sortes, évoque fortement le Londres de l'immédiat après-guerre et ses pénuries (les tickets de rationnement ont été une réalité jusqu'en 1953) sans compter les effets encore visibles des bombardements allemands (les V1 et V2). Le bâtiment qui aurait inspiré le « **ministère de la Vérité** » serait celui du ministère de l'Information dans le quartier Bloomsbury, Senate House, aujourd'hui propriété de l'université de Londres

[http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_\(roman\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_(roman))

1984 s'inspire d'un ouvrage de l'écrivain russe Evgeni Zamiatine intitulé *Nous Autres* et paru en 1920, lui aussi fait la description d'une contre-utopie totalitaire.

Parabole du despotisme moderne, conte philosophique sur le pire 20^{ème} siècle, si le totalitarisme orwellien opère de francs emprunts au nazisme et au fascisme, il est néanmoins, avec son Parti unique, son régime d'assemblée, sa confusion des pouvoirs, ses plans de productions triennaux, son militarisme de patronage, ses parades et manifestations « spontanées », ses files d'attentes, ses slogans, ses camps de rééducation, ses confessions publiques « à la moscovite » et ses affiches géantes, très clairement inspiré du système soviétique.

Subsidiairement, censé être une dégénérescence totalitaire d'un certain « socialisme anglais » (« angsoc »), on a voulu parfois n'y voir qu'une satire au vitriol (voire un procès d'intention excessif) contre la Grande-Bretagne travailliste de Clement Attlee (1945) et son ambitieux programme de nationalisation (acier, charbon, chemins de fer, banque l'Angleterre, etc.) dans un pays ruiné par la guerre.

Homme de gauche d'une absolue sincérité, Orwell était un socialiste « de terrain » qui se méfiait d'une certaine « gauche » (cruellement raillée dans un de ses premiers romans : *Et vive l'aspidistra !*, à travers le personnage ridicule de Ravelston) et de son éloignement de la réalité sociale et matérielle du monde ouvrier. Orwell détestait en outre les communistes, a fortiori « de salon », et méprisait par exemple Jean-Paul Sartre. La misère matérielle restait pour lui la misère matérielle, que le « Parti » soit au pouvoir ou que ce soient les « capitalistes ». Il n'y a aucun doute donc, contrairement à ce que l'on croit parfois, sur ses convictions socialistes très profondes. Méfiant à l'égard d'une certaine gauche, Orwell acceptait en outre mal d'être récupéré par la « droite », ce qui a été surtout le fait de l'accueil nord-américain de 1984.

Certaines invraisemblances évidentes de 1984, elles aussi, sont un reflet des inquiétudes d'Orwell : dans le roman, les États-Unis sont censés faire eux aussi partie de l'Océania (qui regroupe en fait les pays anglo-saxons). Orwell voyait dans les États-Unis, un peu à la manière des « temps modernes » de Chaplin, la quintessence du monde moderne technomaniac qui est aussi l'un des avertissements de 1984.

Par ailleurs, la thèse qu'Orwell expose à travers le manifeste du traître Emmanuel Goldstein suppose que le pouvoir peut employer la misère à des fins politiques : Goldstein attribue les pénuries sévissant sous l'« angsoc » à une stratégie délibérée du pouvoir plutôt qu'à un échec économique.

Avant 1984, Orwell était déjà un écrivain de gauche connu pour ses enquêtes sur les foyers ouvriers misérables dans le Yorkshire ou les chômeurs de Middlesbrough *La Jetée de Wigan*. Sa méfiance envers la « gauche morale » satisfaite, qu'il soupçonne déjà – notamment à travers le conférencier « anti-Hitler » ridicule de *Encore un peu d'air frais* - dès 1938, de faire le lit du totalitarisme, était au moins égal à son mépris pour la droite conservatrice.

Le totalitarisme.

Orwell qui a été contemporain du nazisme et du stalinisme imagine un totalitarisme absolu, qui ne contrôlerait plus seulement les actes mais surtout les esprits, et avec eux la mémoire, et donc la vérité, la science et l'histoire.

« Le commandement des anciens despotismes était : **'Tu ne dois pas.'** Le commandement des totalitaires était : **'Tu dois.'** Notre commandement est : **'Tu es.'** »

« Il est temps que vous ayez une idée de ce que signifie ce mot pouvoir. Vous devez premièrement réaliser que le pouvoir est collectif. L'individu n'a de pouvoir qu'autant qu'il cesse d'être individu. Vous connaissez le slogan du Parti : » La liberté, c'est l'esclavage. » Vous êtes-vous jamais rendu compte qu'il était réversible ? « L'esclavage, c'est la liberté. » Seul, libre, l'être humain est toujours vaincu. Il doit en être ainsi, puisque le destin de tout être humain est de mourir, ce qui est le plus grand de tous les échecs. Mais s'il peut se soumettre complètement et entièrement, s'il peut échapper à son identité, s'il peut plonger dans le parti jusqu'à être le Parti, il est alors tout puissant et immortel. Le second point que vous devez comprendre est que le pouvoir est le pouvoir sur d'autres êtres humains. Sur les corps mais surtout sur les esprits. Le pouvoir sur la matière, sur la réalité extérieure, comme vous l'appellez, n'est pas important. Notre maîtrise de la matière est déjà absolue. »

Trucage de l'Histoire et propagande

Le Parti a la mainmise sur les archives et fait accepter sa propre vérité historique en la truquant ; il pratique la désinformation et le lavage de cerveau pour asseoir le régime. Il fait aussi disparaître des personnes qui deviennent trop encombrantes et modifie leur passé, ou les fait passer - faux témoignages des intéressés à l'appui - pour des traîtres, des espions ou des saboteurs. C'est le principe de la « mutabilité du passé ».

« Qui détient le passé détient l'avenir. »

Une réelle question philosophique apparaît derrière l'action du Parti : la théorie du Parti est que le passé n'existe pas en soi. Il n'est qu'un souvenir dans les esprits humains. Le monde n'existe qu'à travers la pensée humaine et n'a pas de réalité absolue. Ainsi, si Winston est le seul homme à se souvenir que l'Océania a été une semaine plus tôt en guerre contre l'Eurasia et non contre l'Estasia, c'est lui qui est fou et non les autres. Pourtant le fait est réel, mais seulement dans la mémoire de Winston. Le Parti impose une gymnastique de l'esprit aux hommes appelée "**doublepensée**" en novlangue: il faut assimiler tous les faits que le Parti leur impose, et surtout oublier qu'il en a été autrement. Plus fort encore, il faut oublier le fait d'avoir oublié...

Le système pyramidal

Le parti au pouvoir conserve soigneusement une structure sociale inégalitaire. Cette structure est celle que l'on retrouve habituellement dans la plupart des sociétés.

¹1984 – G. Orwell – Editions Folio page .349-350

¹ « Sous la disparité apparente des civilisations, on retrouve toujours trois classes aux buts inconciliables : la classe supérieure, la classe moyenne, la classe inférieure. De temps en temps, la classe supérieure est [...] ²renversée par la classe moyenne qui enrôle à ses côtés la classe inférieure en lui faisant croire qu'elle lutte pour la liberté et la justice. Sitôt qu'elle a atteint son objectif, la classe moyenne rejette la classe inférieure dans son ancienne servitude et devient elle-même supérieure »

Les prolétaires et les animaux sont libres

³ « **Il n'était pas désirable que les prolétaires puissent avoir des sentiments politiques profonds. Tout ce qu'on leur demandait, c'était un patriotisme primitif auquel on pouvait faire appel chaque fois qu'il était nécessaire de leur faire accepter plus d'heures de travail ou des rations plus réduites. Ainsi, même quand ils se fâchaient, comme ils le faisaient parfois, leur mécontentement ne menait nulle part car il n'était pas soutenu par des idées générales. Ils ne pouvaient le concentrer que sur des griefs personnels et sans importance. Les maux les plus grands échappaient invariablement à leur attention.** »

⁴ « **Dans un monde dans lequel le nombre d'heures de travail serait court, où chacun aurait suffisamment de nourriture, vivrait dans une maison munie d'une salle de bains et d'un réfrigérateur, posséderait une automobile ou même un aéroplane, la plus évidente, et peut-être la plus importante forme d'inégalité aurait déjà disparu. Devenue générale, la richesse ne conférerait plus aucune distinction. Il était possible, sans aucun doute, d'imaginer une société dans laquelle la richesse dans le sens de possessions personnelles et de luxe serait également distribuée, tandis que le savoir resterait entre les mains d'une petite caste privilégiée. Mais, dans la pratique, une telle société ne pourrait demeurer longtemps stable. Si tous, en effet, jouissaient de la même façon de loisirs et de sécurité, la grande masse d'êtres humains qui est normalement abruti par la pauvreté pourrait s'instruire et apprendre à réfléchir par elle-même, elle s'apercevrait alors tôt ou tard que la minorité privilégiée n'a aucune raison d'être, et la balayerait. En résumé, une société hiérarchisée n'était possible que sur la base de la pauvreté et de l'ignorance.** »

La surveillance permanente

Au domicile et sur les lieux de travail des membres du Parti, ainsi que dans les lieux publics, sont disposés des « télécrans », système de vidéo-surveillance et de télévision qui diffusent en permanence les messages du Parti et surveillent simultanément. Les télécrans permettent à la police de la Pensée d'entendre et de voir ce qui se fait dans chaque pièce où s'en trouve un. Seuls les membres du parti intérieur peuvent arrêter le télécran qui se trouve à leur domicile pendant une courte période.

Orwell a, si l'on peut dire, manifestement sauté sur une innovation qui faisait débat à l'époque: la télévision, dont le nom était en lui-même tout un programme. La confusion entre récepteur et caméra était, en outre, une inquiétude répandue aux débuts de la télévision, certaines des rares personnes équipées se croyant surveillées par l'appareil. Une trace de cette angoisse se voit dans "Les temps modernes" de Chaplin : Charlot est rappelé à l'ordre par l'écran géant où apparaît son patron, qui le "voit" à travers l'écran et le suit des yeux. On peut encore déceler un écho de cette idée dans "2001 : l'Odyssée de l'espace", où l'ordinateur Hal 9000 surveille en permanence le vaisseau spatial et ses passagers par ses innombrables et inquiétants objectifs de caméra rougeâtres. Et il va sans dire que les habitants de la terrifiante ville souterraine de "THX 1138", le film culte de George Lucas, sont surveillés en permanence dans leur moindres faits et gestes.

Il est remarquable que le pays de George Orwell, la Grande-Bretagne, soit aujourd'hui le plus densément équipé en réseaux de télésurveillance : on compterait une caméra pour 15 habitants.

¹François Brune - 1984 ou le règne de l'ambivalence – Editions Commission Librairie.
1984 – G. Orwell – Editions Folio ²page 268, ³page 100, ⁴pages 252, 253

Destruction du sens logique

Le « sens logique » des assujettis au régime est altéré. En novlangue, par exemple, un même mot comme « canelanguage » peut avoir un sens laudatif s'il est appliqué à un membre du parti ou péjoratif s'il est appliqué à un ennemi du Parti. Il devient donc impossible de l'utiliser pour dire du mal d'un membre du Parti. La population est abreuvée de slogans comme :

- « **La guerre, c'est la paix.** »
- « **La liberté, c'est l'esclavage.** »
- « **L'ignorance, c'est la force.** »
- « **2 + 2 = 5** »

(A ce dernier slogan, Winston réagit sur son journal en déclarant : « *La liberté, c'est le pouvoir de dire que deux plus deux égalent quatre.* »)

Bouc émissaire et manifestations de haine collective

L'ensemble des maux qui frappent la société est attribué à un opposant, le « Traître Emmanuel Goldstein », dont le nom et la description physique ressemblent beaucoup à Lev Bronstein alias Léon Trotsky. Ce traître est l'objet de séances d'hystérie collective obligatoires, les « **deux minutes de la haine** ».

Ce Goldstein peut aussi être considéré, tout comme Big Brother, comme une allégorie immortelle. En l'occurrence une personnification du mal, de la déviation par rapport au parti. On pense évidemment à l'« Ennemi du Peuple » dont se servait Staline, dont le régime totalitaire aura largement inspiré le roman dans son ensemble.

¹ « ***Aujourd'hui, il y avait de la peur, de la haine, de la souffrance, mais il n'y avait plus aucune dignité dans l'émotion. Il n'y avait aucune profondeur, aucune complexité dans les tristesses.*** »

Appauvrissement planifié de la langue

Le novlangue fait l'objet d'appauvrissements planifiés dont le but est de rendre impossible l'expression et la formulation de pensées subversives. Bien qu'il soit toujours possible de dire que les décisions du Parti sont mauvaises, il sera impossible d'argumenter sur cela. De plus, les mots novlangues comportant peu de syllabes, afin d'être plus rapidement prononcés, sont conçus pour être prononcés sans réflexion. À l'époque où est censé se passer le roman, le novlangue constitue encore une nouveauté, qui coexiste tant bien que mal avec l'anglais classique.

² « ***Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées. (...) Chaque année, de moins en moins de mots, et le champ de la conscience de plus en plus restreint.*** »

Embrigadement des enfants.

Pour avoir plein pouvoir sur les familles, les enfants sont endoctrinés très jeunes. On les encourage à dénoncer leurs parents au moindre symptôme de « manque d'orthodoxie ». On pourrait rapprocher ce comportement avec celui des enfants sous les régimes fasciste italien ou soviétique, qui récompensaient ces jeunes qui dénonçaient leurs parents, et avait fondé un véritable culte national autour du jeune mouchard Pavel Morozov*.

¹ « Il comprit que le tragique était un élément des temps anciens, des temps où existaient encore l'intimité, l'amour et l'amitié, quand les membres d'une famille s'entraidaient sans se demander au nom de quoi »

L'amour, la sexualité

La sexualité doit être réduite à la procréation c'est « un devoir envers le parti ». Un contact sexuel réussi constitue un délit. ²« Ce n'est pas la relation sexuelle qui est fautive, elle est même un devoir envers le parti ; mais il est hors de question d'y trouver joie. Ça ne plaît pas à Big Brother. Le mariage n'est possible qu'entre partenaires qui ne s'attirent pas. L'adultère est puni et l'amour bien davantage encore .Ce n'est pas le plaisir physique lui-même qui est méprisé : une fois rééduqué, Winston Smith pourra faire ce qu'il veut sur ce plan (mais il n'aura plus de désir !). Ce qui est grave en réalité, c'est que toute jouissance privée est une façon d'échapper à l'emprise du pouvoir »..

² « Ce qui était plus important, c'est que la privation sexuelle entraînait l'hystérie, laquelle était désirable, car on pouvait la transformer en fièvre guerrière et en dévotion pour les dirigeants. Julia expliquait ainsi sa pensée : Quand on fait l'amour, on brûle son énergie. Après, on se sent heureux et se moque du reste. Ils ne peuvent admettre que l'on soit ainsi. Ils veulent que l'énergie éclate continuellement. Toutes ces marches et contremarches, ces acclamations, ces drapeaux flottants, sont simplement de l'instinct sexuel aigri. Si l'on était heureux intérieurement, pourquoi s'exciterait-on sur Big Brother, les plans de trois ans, les Deux Minutes de Haine et tout le reste de leurs foutues balivernes ? »

* Pavel Morozov, sûr que son père cachait du grain, alors que celui-ci était réquisitionné par les Bolchéviks, le dénonça. Son père fut arrêté et déporté. Pavel fut assassiné et devint un héros, un exemple pour les jeunes.

1984 – G. Orwell – Editions Folio ¹page 45, ² page 179

³ François Brune - 1984 ou le règne de l'ambivalence – Editions Commission Librairie

En 2001, les humains vivent-ils « sous le soleil de Big Brother » ?
On peut le craindre quand, autour de nous, triomphe l'idéologie publicitaire¹, [...] la manipulation généralisée, et alors que des millions d'internautes, au nom de la liberté, s'immergent dans un réseau informatique mondial dont les capacités de fichage paraissent infinies.

« En 1984 comme en 1948, en 2001 comme en 1984, écrit François Brune, Orwell continue de nous annoncer la défaite de l'homme, et c'est, encore et toujours, pour la conjurer. »

Jacques Blociszewski – Le Monde diplomatique – Mars 2001 – p. 31

« Si vous désirez une image de l'avenir, nous dit l'aimable tortionnaire de 1984, imaginez une botte piétinant un visage humain... éternellement.

Si telle est l'image de l'avenir, il faut bien avouer que cet avenir était tout à fait présent lorsque George Orwell élaborait sa terrifiante utopie. Aussi bien, n'admirer son oeuvre que pour sa valeur d'anticipation - c'est-à-dire n'en faire qu'un constat défaitiste -, serait lui ôter une grande part de son intérêt. *1984* ne doit pas être vu comme le tableau futur d'une catastrophe, mais comme la peinture lucide des dynamiques qui facilitent son avènement au quotidien. Le diagnostic l'emporte sur le pronostic. Et, bien sûr, Orwell ne nous annonce la défaite de l'homme que pour l'éviter.

Le fatal complexe de peur-haine

L'anti-Big Brother, pure invention du système destinée à leurrer le bon peuple, n'existe pas non plus comme tel. Mais il y a, il y aura toujours, pour la plus grande joie de l'opinion publique, ces boucs émissaires sans cesse renaissants, qu'ils prennent la forme de telle ou telle communauté chargée de tous les crimes, ou le visage changeant de l'inévitable ennemi public numéro un, qu'on livre en pâture à la vindicte populaire dans la rubrique des faits divers. Il y a, il y aura toujours des conflits lointains, réels ou virtuels, mobilisant nos esprits à point nommé pour nous faire ignorer les injustices trop proches. Il y aura toujours, sous un nom ou sous un autre, le spectre de la Crise chargé d'épouvanter les citoyens « normaux », dans le but tantôt de les renfoncer dans la peur frileuse de leurs bonheurs conformes, tantôt d'exacerber en eux d'inutiles haines envers de fantasmagiques puissances.

Il y aura toujours, comme pour plaire à nos besoins de rejet, des marginaux ou des déviants qu'on nous encouragera à pointer du doigt ou à matraquer du regard, pour mieux nous installer dans l'intolérance majoritaire. Il y aura toujours des prolétaires archaïques dont l'animalité sombre (ou colorée) nous permettra de mesurer notre fameux « progrès » - les faunes ouvrières du XIXe siècle cédant désormais la place, dans notre imaginaire occidental, aux masses grouillantes du « tiers monde ».

Il y aura toujours des spécialistes de l'histoire employés à refaire le passé pour justifier le présent, qu'ils officient dans les livres, les émissions ou les feuilletons, et des experts de la « communication » payés pour nous imposer comme réalité la fantasmagorie sonore dont le système des médias décore et falsifie notre environnement.

¹A lire : Le Bonheur conforme de François Brune

Il y aura toujours des théoriciens habiles à nous faire accepter comme normale l'oppression de l'homme par l'homme, pour nous y faire participer, et de fieffés « humanistes » légitimant la torture au nom de la Liberté, ou les ventes d'armes au nom de la Fraternité. Et tous ces experts du double langage, du double jeu et de la double pensée, qui s'emploient à circonvénir nos coeurs en faisant vaciller notre humaine raison.

Il y aura toujours les optimismes officiels planant sur les insatisfactions profondes, et les bruits du champ médiatique étouffant le cri des solitudes souffrantes. Et, pour couronner le tout, le règne anonyme de la schizophrénie dirigée, forte - le plus souvent - de notre accord tacite, qui scinde à jamais notre conscience et notre être, et nous fait traverser l'existence sans parvenir à donner sens à notre vie.

La haine et la peur sont deux aliénations-soeurs. Crier « *A bas Hitler* » ou « *A bas Staline* », « *A bas Pinochet* » ou « *A bas Jaruzelski* », « *A bas Clinton* » ou « *A bas Poutine* », cela n'a souvent pas plus de sens que crier « *A bas Big Brother* » (qui n'existe pas). C'est même prendre le risque de conférer à nos cibles une puissance mythique. En s'épuisant à haïr, on se rend aveugle sur les meilleures stratégies possibles de résistance. Car, s'il est vain de haïr, il est constamment nécessaire de résister, d'opposer des îlots d'existence personnelle et interpersonnelle à la marée montante des normalisations abusives, qu'elles soient économiques, sociales ou médiatiques.

Reconquérir l'homme chaque matin

Personne n'a donc le droit de démissionner du nom d'homme. Il faut considérer que le « dernier homme », c'est toujours soi. Qu'on n'est jamais totalement prémuni contre le « mouvement de 1984 ». *Que la moindre dégradation de l'homme, infligée au moindre des hommes à des milliers de kilomètres, rejaillit sur notre vie intime en blessant notre humanité profonde. Accepter la servitude intérieure revient à entériner, et souvent à entraîner, l'esclavage d'autrui. A travers chaque cas particulier se joue l'avenir de tous. La défense de soi est indissociable de la défense de l'humanité en soi. La reconquête de l'homme est à refaire chaque matin... sur soi-même. Voilà ce que nous dit la voix d'Orwell.*

Partout où Big Brother menace, demeurer rebelle reste le seul moyen de demeurer humain. Orwell nous engage au devoir d'irréductibilité.

François BRUNE – Rebelle à Big Brother – Le Monde diplomatique – Octobre 2000

L'AUTEUR

25/06/1903 (Montihari – Bengale) - 21/01/1950 (Londres)



D'Eric Arthur Blair à George Orwell

Tout d'abord, comme tout bon anglais, qui n'est né ni à Cambridge, ni à Oxford, Eric Arthur Blair est né ailleurs, ce qui nous transporte le 25 juin 1903, à Motihari au Bengale, où Richard Walmesley Blair, et son épouse, née Ida Mabel Limouzin sont installés depuis plusieurs années. Son père travaille au département opium du gouvernement indien, et sa mère, beaucoup plus jeune que son mari, élève Marjorie, la sœur aîné d'Eric.

En Inde, la vie est agréable, mais la famille ne vit pas dans l'opulence et quand en 1907, Ida rentre avec ses deux enfants en Angleterre, elle laisse sur place son mari qui ne les rejoindra qu'en 1912, au moment de sa retraite. A leur retour, la famille s'installe à Henley-on-Thames, dans le comté d'Oxford, et Eric est inscrit à Sunnylands, une école anglicane du Sussex qu'il fréquente de 1908 à 1911. Il entre ensuite comme pensionnaire à St-Cyprian, une école préparatoire d'Eastbourne où il restera jusqu'en 1916. Les moyens de sa famille restant limités, le gain d'une bourse pour Wellington, puis pour Eton, est providentiel. Eric, qui a publié son premier poème en 1914, est atterré quand il intègre Eton, du peu d'intérêt manifesté par ses condisciples pour la littérature. Il reste à Eton, jusqu'en 1921 et sort 138^{ème} sur une promotion de 167. Il aura découvert seul pendant cette période, Jonathan Swift, Jack London et autre Sterne.

Son père ne souhaitant pas qu'il poursuive ses études à l'université d'Oxford, il prépare de janvier à juin 1922 à Southwold, les examens pour entrer dans la police impériale indienne. Fin 1922, il rejoint la police indienne à Burma, où il passe 5 longues années solitaires. A l'issue de cette période, il est revenu du colonialisme et profite d'un séjour en Angleterre pour démissionner et se lancer dans la carrière d'écrivain. Il s'installe dans une petite chambre de Portebello Road, où il partage la vie des plus pauvres tout en apprenant son métier d'écrivain. Il passe également quelques

mois à Paris où il travaille comme plongeur tout en accumulant du vécu qu'il utilise pour écrire " Down and out in Paris and London ". En février 1929, une pneumonie nécessite son hospitalisation. Quelques mois supplémentaires le conduisent dans une quasi misère et entraîne son retour au domicile familial

Durant plusieurs années, il alterne enseignement, écriture et documentation sur le terrain. " Down and out ... " est publié en 1933, en utilisant comme pour " A hanging " paru en 1931, son nom de naissance. A partir de cette date, il adopte le pseudonyme de George Orwell qu'il utilisera dès 1934 pour la publication de " Burmese day " qui relate son expérience indienne. En 1934, il travaille dans une librairie [...] de Londres, se frotte aux idées socialistes et rencontre Eileen Maud O'Shaughnessy, diplômé d'Oxford et psychologue. En 1936, il travaille dans la boutique du village de Wallington, mène des investigations sur les conditions de vie et de chômage des ouvriers du Lancashire et du Yorkshire qui lui permettront d'écrire " The road to Wigan Pier " et le 9 juin épouse Eileen Maud O'Shaughnessy. Dès cette époque, ce qui fera la force d'Orwell est présente dans son œuvre : la recherche de la justice et l'amour de la vérité. La pensée d'Orwell est encore aujourd'hui d'une actualité brûlante, et pose de façon complexe, les dilemmes auxquels nous sommes toujours confrontés. Orwell plaiderait pour une société juste, refusant de tout détruire pour la construire et en affirmant la nécessité de limites ordinaires (common decency). Orwell faisait de la politique pour préserver des valeurs non politiques. [...]

C'est dans cet état d'esprit militant qu'il gagne en décembre 1936, l'Espagne. il s'enrôle dans les milices du POUM *(Parti Ouvrier d'Unification Marxiste) où après une brève formation militaire, il est envoyé sur le front près de Saragosse. Il passe deux mois sur place avant d'être blessé à la gorge et d'être rapatrié sur Barcelone qu'il retrouve en proie aux luttes intestines. Il quitte alors l'Espagne au mois de juin, ayant accumulé la matière de ce qu'il intitule " Hommage à la Catalogne " qui paraît en 1938. A ce moment, il est dans un sanatorium du Kent pour soigner une tuberculose; en septembre il part en convalescence au Maroc. Il regagne l'Angleterre en mars, et alors que la guerre éclate, il perd son père.

Il tente alors de s'engager, mais son état de santé le fait réformer. Installé à Londres, il travaille pour le journal « The Tribune » et commence à écrire " Les animaux de la ferme " qui est, autant que "1984 " un chef-d'œuvre. Satire du communisme, qu'il ne condamne toutefois pas, ce livre est une fable dans laquelle Orwell démontre de façon implacable que les meilleurs idées, émises au nom de la justice, se pervertissent jusqu'à la tyrannie quand elles sont confrontées au pouvoir et à ses attrait. Dans la même période, il travaille également à la BBC, en charge de la diffusion sur l'Inde et L'Asie du Sud. Sa mère meurt en 1943

*Le POUM :Parti Ouvrier d'Unification Marxiste est une organisation révolutionnaire - marxiste anti-stalinienne - espagnole créée en 1935 qui a participé activement à la guerre d'Espagne contre le Général Franco. Ce parti fut souvent considéré comme un mouvement d'obédience Trotskyste, cependant, de nombreux documents attestent que Trotsky les a désavoués.

[...] le POUM une fois constitué, Trotsky aurait dû formuler ses critiques de façon plus constructive pour guider ses camarades dans les épreuves tactiques qui allaient suivre. Au lieu de cela, il déclencha sur ses ex-camarades une violence verbale impressionnante, qui eut pour effet de fermer les oreilles de ceux auxquels ils s'adressaient, alors même qu'ils attendaient beaucoup du fondateur de l'Armée Rouge.

En 1944, le couple Blair adopte un enfant d'un mois, Horatio Eric Blair, l'année suivante alors que " Les animaux de la ferme " est publié et connaît un certain succès, il est correspondant de guerre à Paris et Cologne. C'est pendant l'un de ses déplacements en Allemagne qu'il apprend le décès de sa femme, lors d'une intervention chirurgicale sous anesthésie.

Il déménage à plusieurs reprises, fait la connaissance de Sonia Brownell, surnommée " La Venus d'Euston Road " en hommage à sa beauté et commence à écrire " 1984 " en 1948. Malheureusement à partir de 1947, il passe d'hôpital en sanatorium, sans jamais retrouver une santé correcte ce qui ne manque pas d'affecter son moral.

En juin 1949, " 1984 " est publié, le succès est immense et plus de 400.000 exemplaires sont vendus en moins d'un an. Le thème de " 1984 " fait aujourd'hui partie du patrimoine littéraire de l'humanité : Ce monde de 1984 où le héros Winston Smith, modeste employé au Ministère de la vérité, réécrit l'histoire pour que Big Brother apparaisse comme un dirigeant qui n'a pas fait d'erreur, où l'individu est nié, la langue standardisée, l'amour interdit et où Big Brother vous regarde où que vous soyez, est celui d'un totalitarisme qui fait froid dans le dos, mais qui par certains aspects pouvait sembler prophétique à court terme. Terry Gilliam s'est largement inspiré de ce livre pour écrire le scénario de " Brazil ", chef d'œuvre absolu du cinéma.

" 1984 " est un livre essentiel [...] (dans lequel) Orwell nous appelle à un devoir de vigilance.

Son succès lui apporte la sécurité financière, mais pas la guérison. En septembre 1949, il est transféré du comté de Gloucester à l'University College Hospital de Londres. C'est là qu'il épouse Sonia Brownell, le 13 octobre. Le 21 janvier, sans avoir quitté l'hôpital, il meurt soudainement d'une hémorragie. Il est incinéré dans le cimetière de All Saints de Sutton Courtney.

pagesperso-orange.fr/listes.sf/orwell/bio.htm

Bibliographie

- 1984 (1949)
- La ferme des animaux (1945)
- Un peu d'air frais (1939)
- Hommage à la Catalogne (1938)
- Le quai de Wigan (1937)
- Et vive l'aspidistra (1936)
- Une histoire Birmane (1934)
- Dans la dèche à Paris et à Londres (1933)

L'ADAPTATION

Note d'intention du metteur en scène

La première fois que j'ai été confronté à cette œuvre, dans l'adolescence, j'ai été autant bouleversé par la puissance dramatique de l'intrigue que par l'intuition fulgurante de l'auteur quant à l'évolution de nos sociétés modernes.

Depuis, je n'ai cessé de penser à la nécessité de porter un texte aussi extraordinaire à la scène.

Il me semble qu'il contient une force tragique utile à l'interrogation de nos systèmes politiques contemporains.

Bien sûr, nous ne vivons plus dans la tension de la guerre froide c'est pourquoi il m'a paru indispensable de « hanter » une jeune femme de notre époque par ce récit dont le changement de contexte n'enlève rien à la pertinence de l'analyse.

La tentation du pouvoir absolu est tapie derrière la « mondialisation » moderne et les moyens technologiques demeurent une arme à double tranchant. Le roman apparaît toujours d'une actualité brûlante et d'autant plus prophétique qu'il peut sans problèmes s'adresser aux nouvelles générations.

L'aspiration profonde d'Orwell à une démocratie véritable et à un monde plus juste que nous percevons entre chaque ligne de son chef-d'œuvre nous stimule à nous emparer de ce projet étant convaincu de l'urgence d'un tel message dans notre monde incertain et dangereux.

Mathias Simons – août 2007

Big Brother, une figure emblématique

Certaines oeuvres, grâce à l'atmosphère qu'elles réussissent à créer, à la force et à la densité de leurs personnages, à l'actualité et la pertinence des thèmes qu'elles traitent, finissent par devenir des références pour tout un chacun, y compris pour ceux qui ne l'ont pas rencontré en tant que telle.

Il en va ainsi pour *1984* de George Orwell. La figure emblématique de "Big Brother" s'est invitée dans le cinéma, la chanson populaire, la musique techno, le Tag, la peinture. Elle a même servi d'intitulé à l'émission générique de télé-réalité d'"Endemol" à la fin des années nonante inaugurant avec cynisme un nouveau genre de "trash - TV" qui déferle depuis dans le monde entier. De la même manière, le nom de l'auteur associé à cette oeuvre précise est utilisé aussi bien dans la presse que dans la conversation courante pour désigner un danger que tout le monde ou presque identifie sans difficulté.

Dans tous les cas, l'allusion à cette oeuvre ou à son auteur, même de façon très lointaine, évoque toujours la crainte d'être surveillé à son insu, celle d'être violé dans sa vie privée et dans son intimité, de devenir la victime inconsciente d'un voyeurisme malsain, de fournir contre son gré une multitude d'informations personnelles, d'être contrôlé en permanence par une puissance tapie dans l'ombre. Cette angoisse trouve évidemment ses fondements dans le développement accéléré des technologies qui rend ces pratiques possibles et qui, accaparées par un pouvoir totalitaire donnerait à celui-ci une puissance illimitée et quasi "divine".

Dans le fond, ce qui est resté d'Orwell et de *1984* dans l'inconscient collectif est assez en adéquation avec le contenu du roman - même si celui-ci, par le biais d'une intrigue concrète et humaine pousse l'analyse jusque dans ses derniers retranchements. Ce "stéréotype" représente à lui seul une question profonde lancée à l'espèce humaine, question vieille déjà mais qui ne cesse d'être actuelle et qui est celle de l'asservissement de l'humanité par un pouvoir unique qui confisquerait toute invention scientifique dans le but de s'assurer une position dominante et permanente. En filigrane, il s'agit bien de la question du progrès, de l'usage et de la destination de celui-ci.

Orwell et son époque

Orwell écrit son roman à la toute fin des années 40. On sort de la deuxième guerre mondiale.

Les Nazis viennent de démontrer de façon sinistre que la pire des barbaries pouvait surgir dans un pays culturellement, intellectuellement et technologiquement très avancé. Bien pire : la pensée rationnelle a permis l'organisation scientifique et bureaucratique d'un génocide d'une violence et d'une ampleur encore jamais égalées dans l'Histoire.

La bombe atomique lancée sur Hiroshima inaugure une époque nouvelle : la science a désormais doté l'humanité d'une arme capable de l'anéantir définitivement.

La guerre froide, déclenchée dès la fin du conflit mondial, fait peser une nouvelle menace incessante sur la planète.

En URSS l'aura de Staline comme vainqueur des Nazis fait place à une suspicion grandissante : on se souvient des grands procès des années trente ; des aveux arrachés et rendus publics par de grandes messes diffusées à la radio et aux actualités avant la disparition mystérieuse de leurs auteurs dans les goulags de Sibérie. On évoque la police secrète, la surveillance permanente de la population, le culte de la personnalité déployé par toutes les techniques médiatiques modernes.

Beaucoup de communistes se posent des questions sur la transformation de leurs exigences de justice sociale en une dictature totalitaire et sanglante. Orwell, quant à lui n'a pas oublié la guerre civile en Espagne à laquelle il a participé aux côtés des milices du POUM* trahies par les communistes staliniens qui, selon lui, ont délibérément empêché la victoire de la République.

C'est dans ce contexte général que *1984* voit le jour. L'auteur, malade et en fin de vie est inquiet et pessimiste. Il constate avec amertume que les grandes découvertes scientifiques et technologiques du 20^{ème} siècle, loin d'apporter l'émancipation espérée, concourent à l'instauration de la terreur et au contrôle total des individus. Il craint une dictature futuriste qui parviendrait à soumettre la pensée et les esprits en anéantissant toute volonté individuelle et tout sens critique. Par là, il dépasse le problème de la technologie et invite le lecteur à s'interroger sur la notion du pouvoir.

Lorsqu'un groupe prend le pouvoir, il entend le conserver.
Pour garantir ce maintien, jusqu'où est-il capable d'aller ?

Big Brother garant du pouvoir éternel

***« Le Parti recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement pour le pouvoir.
Le bien des autres ne l'intéresse pas. Il ne recherche
ni la richesse, ni le luxe, ni une longue vie, ni le bonheur.
Il ne recherche que le pouvoir, le pur pouvoir. »***

Orwell imagine dans son oeuvre un groupe : "le Parti", déterminé à conserver le pouvoir pour "l'éternité" (le Parti, symbolisé par la figure de Big Brother dont on se doute qu'il n'existe pas).

Il sera nécessaire pour cette caste de modifier la pensée des individus, non seulement par la contrainte, la terreur et la répression mais il sera surtout indispensable de transformer la nature même de la pensée. Il s'agit de la rendre constamment adéquate avec les modifications de la réalité imposées par le groupe dominant et ce, malgré les mensonges, les falsifications de la mémoire, les aberrations de la logique, les non sens avérés...

*POUM : Parti Ouvrier d'Unification Marxiste (Organisation révolutionnaire-marxiste anti-stalinienne-espagnole)

Les membres du groupe dirigeant, eux-mêmes, vont pratiquer cette double pensée où l'on oublie tout ce qui doit être oublié, pour le rappeler à sa mémoire quand on en a besoin et pour l'oublier ensuite plus rapidement encore.

Il s'agit véritablement de plier la réalité aux besoins de la classe supérieure et de transformer le réel pour le faire correspondre à ses aspirations. Ainsi, cette caste rivalise avec la divinité en ce sens qu'elle crée le monde extérieur à partir de son idéologie et qu'elle en assure la pérennité. Le développement technologique devenant un moyen efficace, redoutable et "réaliste" d'arriver à ce résultat terrifiant. Pour obtenir l'adhésion complice des esprits, pour les aider à admettre l'inacceptable pour les convaincre de la profondeur et de la justesse de slogans inversés tels que *la guerre c'est la paix, la liberté c'est l'esclavage, l'ignorance c'est la force*, les techniques de persuasion vont varier. De l'exercice personnel de la double pensée enseigné dès le plus jeune âge jusqu'à l'invention d'une nouvelle langue la plus réduite possible en vocabulaire et en concepts en passant par la surveillance perpétuelle des comportements et la destruction systématique de toutes les traces du passé, le régime met en place une politique destinée à substituer sa représentation du réel à l'expérience empirique ainsi qu'à tout savoir accumulé dans l'Histoire de l'humanité.

En mettant en scène un tel fantasme de pouvoir absolu, en imaginant une telle amplification du désir de puissance dans l'espèce humaine, Orwell nous met devant une question de philosophie politique et nous rappelle que le sens de l'Histoire peut prendre des directions cauchemardesques surtout à l'heure où la science donne la possibilité d'agir concrètement tant sur l'environnement que sur les corps et les esprits.

Rappelons que, s'il a anticipé de façon prophétique les nouvelles technologies de communication, il ne s'est pas penché sur les aspects de la micro biologie et de la génétique dont les manipulations déviantes pourraient satisfaire bien des Big Brother.

Extrait : Troisième partie, page 80, 81

O'Brien - C'est stupide, Winston, stupide. Vous feriez mieux de ne pas dire de pareilles sottises.

Je vais vous donner la réponse à cette question. Le gouvernement de l'Océania recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement pour le pouvoir! Le bien des autres ne l'intéresse pas. Il ne recherche ni une longue vie, ni le bonheur. Seulement, le pur pouvoir. Nous différons de toutes les oligarchies du passé en ce que nous savons ce que nous voulons. Toutes les autres, même celles qui nous ressemblaient, étaient faibles et hypocrites. Les totalitarismes et les dictatures dures ou molles, militaires, ploutocrates et pseudodémocratiques d'avant n'ont jamais eu le courage de reconnaître leurs propres motifs. Ils pensaient même parfois en effet agir pour le bien de l'humanité.

Nous ne sommes pas comme ça. Si nous nous sommes inspirés à nos débuts des idéologies du passé en mélangeant capitalisme et autoritarisme, nous avons largement dépassé toutes idéologies par

notre froide lucidité. Nous savons que jamais personne ne s'empare du pouvoir avec l'intention d'y renoncer. Le pouvoir n'est pas un moyen, il est une fin. La persécution a pour objet la persécution, la domination a pour objet la domination, la puissance a pour objet la puissance, la torture a pour objet la torture, le pouvoir a pour objet le pouvoir. Commencez-vous maintenant à me comprendre?

Et nous, nous ne sommes que les prêtres du pouvoir. Dieu, c'est le pouvoir. Et l'individu n'a de pouvoir qu'autant qu'il cesse d'être un individu. Vous connaissez le slogan " La liberté c'est l'esclavage"; il est parfaitement réversible: "l'esclavage, c'est la liberté". Seul, libre, l'être humain est toujours vaincu. Mais si il peut se soumettre complètement et entièrement, si il peut échapper à son identité, si il peut plonger dans l'Océania de Big-Brother jusqu'à devenir une de ses cellules, alors il est tout - puissant et immortel.

L'autre chose que vous devez comprendre est que le pouvoir est le pouvoir sur d'autres êtres humains. Sur les corps mais surtout sur les esprits. Le pouvoir sur la matière n'est pas important. Nous la maîtrisons totalement.

O'Brien : [...] Le réel pouvoir est celui exercé sur les hommes. Comment Winston un homme s'assure de son pouvoir sur un autre?

Winston : En le faisant souffrir

O'Brian : Exactement. L'obéissance ne suffit pas. Le pouvoir est d'infliger des humiliations et des souffrances. Comment, s'il ne souffre pas, peut-on être certain qu'un être obéit à notre volonté et non à la sienne. Le pouvoir est de déchirer l'esprit humain en morceaux que l'on rassemble ensuite sous de nouvelles formes. Vous voyez quelle sorte de monde nous créons? Un monde d'écraseurs et d'écrasés. Un monde de trahison et de tourment. Dans notre monde, il n'y aura pas d'autres émotions que la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation. Nous détruirons tout le reste. Tout.

Le cheminement d'une personne ordinaire

L'auteur nous emmène dans ce monde angoissant en compagnie de Winston Smith. Il est membre du parti mais sa pensée ne parvient plus à être orthodoxe et il cherche désespérément dans les traces laissées par la mémoire la faille qui briserait la prison mentale dans laquelle il se débat.

Dans la seconde partie de l'oeuvre, l'amour réciproque qu'il vit avec Julia devient un acte de résistance d'une folle audace. Ensemble, ils reconstruisent un monde à dimension humaine et empruntent par ce désir mutuel la voie de l'espoir.

La troisième partie voit l'échec de leur tentative et leur "retour" dans le giron de Big Brother suite à la destruction systématique, physique et psychique, de leur personnalité.

L'identification à ces êtres de chair avec leurs peurs, leurs espoirs, leur lutte insensée contre un pouvoir de ce type permet au lecteur et plus tard au spectateur de mesurer concrètement le tragique de la situation.

De la même manière que ces demi-dieux qui, dans l'antiquité étaient poursuivis par la malédiction de la violence réciproque, et qui ne pouvaient échapper à leur destin, semblables à ces Antigone révoltées contre l'ordre social mais qui agonisaient bannies, murées et solitaires; nos héros ne trouveront pas la solution pour abattre l'Océania de Big Brother à laquelle ils finissent par se soumettre totalement.

Et le public, le lecteur se voit forcé de réfléchir aux analogies entre cette situation d'oppression maximale (sans doute jamais réalisable dans ces dimensions) et le monde de maintenant ou celui sur le point d'advenir.

Car si Orwell imaginait l'issue de la guerre froide autrement qu'elle ne le fût dans la réalité, son intuition sur bien des points s'avère riche en enseignements.

Par exemple :

- Le développement accéléré des moyens de surveillance.
- L'état de guerre larvé permanent dans le monde avec la menace terroriste pour réponse.
- Les campagnes de désinformation pour but de guerre où les mensonges avérés sont pourtant matraqués comme des vérités absolues.
- L'accumulation des richesses par une frange de la population de plus en plus étroite avec pour corollaire l'appauvrissement d'une très large partie de l'humanité.
- La manipulation quotidienne de l'information par la spectacularisation de celle-ci.
- L'amnésie organisée quant aux anciennes complicités gênantes lors des conflits du passé et la transformation de l'Histoire qui l'accompagne.
- Les divisions en blocs économiques prêts à se faire une guerre commerciale et militaire à outrance si nécessaire...

L'actualité du roman d'Orwell saute aux yeux et semble urgente à rappeler.

D'après les notes dramaturgiques de Mathias Simons - Janvier 2007

Synopsis du spectacle

Première partie

Par l'intermédiaire de sa Web-cam, une jeune femme conte la mésaventure qu'elle a connue récemment : le licenciement de son entreprise. Elle témoigne de sa surprise, de la brutalité de ce renvoi, comparant celui-ci à une chute dans le vide. Lors de ce glissement dans le néant, elle voit, tout à coup, des parallèles et de singulières ressemblances avec les processus mis en œuvre dans 1984 d'Orwell. Pour elle, même si ces deux mondes sont différents, ils sont cependant étrangement ressemblants. Ni tout à fait pareils, ni tout à fait différents ; si lointains et pourtant si proches ; si étrangers et pourtant si familiers... »

Dès lors, elle se chargera de la narration du roman comme pour conjurer une inflexion catastrophique de l'Histoire.

Deuxième partie

Les personnages d'Orwell surgissent, semblant sortir d'un rêve lointain et mythique. Ils forment un chœur, à l'instar des vieilles tragédies qui ont inventé le théâtre en occident. Par tableaux brefs, concentrés, compacts, dans une théâtralité non dissimulée, l'assemblée des acteurs joue pour la femme et pour ses interlocuteurs de la toile et du public l'histoire de 1984, ce roman d'anticipation du passé qui nous interroge sur notre futur.

A la fin de la première et de la deuxième partie, on assiste aux aspirations secrètes de la femme : ses questions, son besoin d' « un autre monde », ses angoisses ; son testament destiné aux générations à venir dans l'espoir d'éviter le pire.

Troisième partie

La troisième partie découvre un nouveau narrateur. Cette fois, il devient collectif. Chaque personnage qui a contribué à raconter le roman à la jeune femme, en incarnant les personnages d'Orwell devient membre d'un "chœur classique" qui aura la charge de rapporter l'arrestation, la torture, la capitulation et la "conversion" de Winston. Mais dans le même temps, ce chœur constitué des acteurs de notre temps, opposera aux visions du monde de Big Brother d'autres points de vues ainsi que d'autres virtualités d'avenir.

La femme, instruite dans son imaginaire par le chœur, se souvient à nouveau, dans un délire hallucinatoire, de son licenciement de l'entreprise où elle travaillait. Elle évoque cet événement comme le début d'un débarras massif des citoyens et comme une métaphore de la mondialisation accélérée pouvant donner naissance à un fascisme apparenté à celui de Big Brother.

Conclusion

Il s'agit donc bien d'enchâsser le roman dans notre époque contemporaine et par ce biais d'interroger notre modernité.

François Brune - 1984 ou le règne de l'ambivalence - Une relecture d'Orwell
Paris – Archives des lettres modernes – 1983 - Editions Commission Librairie

1984 – George Orwell - Résumé
www.lesetudes.com/resume-1984-george-orwell.html

1984 - Roman
[http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_\(roman\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_(roman))

1984 – George Orwell Traduit de l'anglais par Amélie Audiberti
Editions Folio - Gallimard

Révolution et Contre-Révolution en Espagne.- Vincent Scheltiens
(10-10-07 par la Ligue Communiste Révolutionnaire 45)

Orwell - biographie
pagesperso-orange.fr/listes.sf/orwell/bio.htm

Notes dramaturgiques de Mathias Simons (Janvier 2007)

Recherches : Daniel Hicter, chargé des recherches dramaturgiques ; Bernadette Riga, responsable des activités pédagogiques.

Réalisation du dossier : Bernadette Riga.

Mise en page et mise en ligne : Nathalie Peeters, assistante à la communication.

Distribution :

Mise en scène et adaptation – création: Mathias Simons. **D'après** « 1984 » de George Orwell. **Scénographie:** Johan Daenen. **Costumes:** Marie-Hélène Balau. **Musique:** Vincent Cahay. **Lumières:** Jean-Claude Jacoby. **Création vidéo:** Amélie Kestermans.

Avec: Pietro Varrasso, Marie-Hélène Balau, Jean-Michel Balthazar, François Demoulin, Philippe Grand'Henry, Philippe Laurent, Anabel Lopez Anaïs Moreau, Emilie Jonet, Vincent Cahay,

Production :

Un spectacle du Groupe 92 en coproduction avec le Théâtre de la Place/ Liège, Techoclté et le manège.mons / CECN dans le cadre du programme Interreg 4 du FEDER. Avec l'aide de la Communauté française – Service Théâtre, du Centre des Arts scéniques et de Théâtre et Publics.

Rencontre avec l'équipe artistique

à l'issue de la représentation :
mercredi 12/01

Représentations au Théâtre de la Place / Grande salle

Lundi 10 > vendredi 14/01 2011 20 :15
Sauf mercredi 12/01 19 :00

Représentation au Théâtre Varia :

Jeudi 20 > vendredi 29 janvier 2011

Contacts pour le service pédagogique du Théâtre de la Place / Liège.

Bernadette Riga

04/ 344 71 79

b.riga@theatredelaplace.be

François Bertrand

04/344 71 64

f.bertrand@theatredelaplace.be

Théâtre de la Place / Place de l'Yser 1 – 4020 Liège /

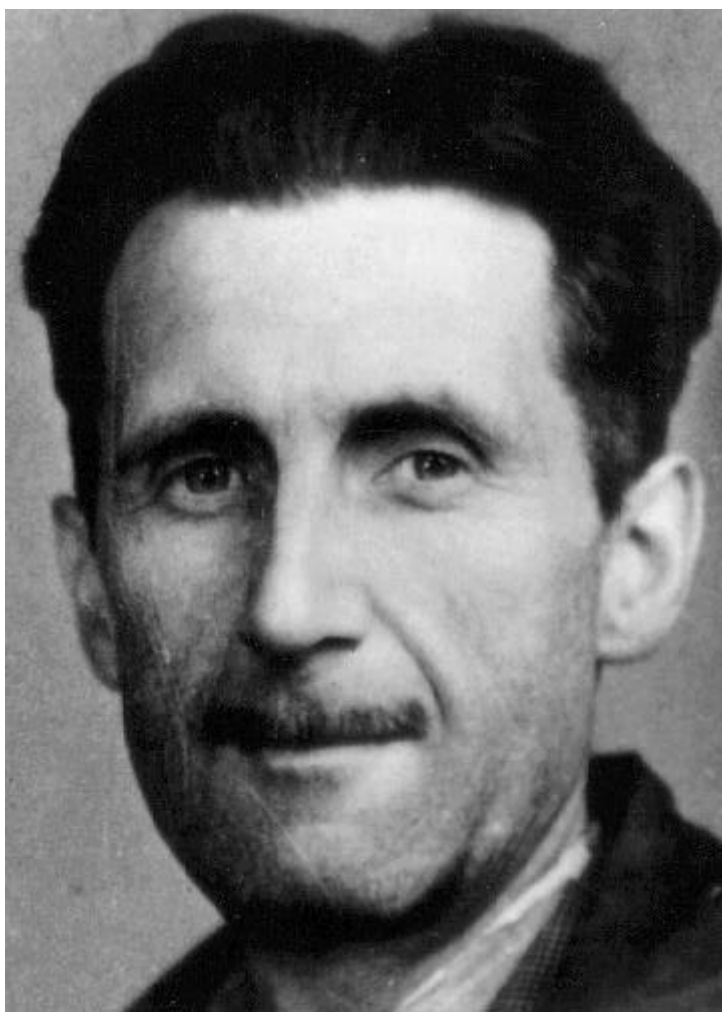
Réservations : 04/342.00.00 de 13h à 18h (lundi - vendredi)

Tarifs : Jeunes (- de 30 ans inscription individuelle) 9€ /

Groupe scolaire : Au ticket : 8€ / En abonnement (à partir de 4 spectacles) 6€ la place.

Le totalitarisme et Georges Orwell : *1984*

par Nicolas Roland



Les Territoires de la Mémoire

Service Etudes et Editions
Coordinateur : Julien Paulus
Boulevard d'Avroy, 86
4000 Liège

Introduction

Le terme « totalitarisme » n'a pas de sens figé, que ce soit en français ou dans une autre langue. De Luigi Sturzo à Bernard-Henri Lévy en passant par Hannah Arendt, il a fait l'objet de nombreuses études et de débats animés. Son évolution sémantique fut dépendante, bien entendu, de l'auteur, de ses compétences et de ses idées, mais aussi du cadre politique et culturel dans lequel ce dernier s'inscrit ainsi que du contexte historique. De plus, le développement de la réflexion historique sur la Seconde Guerre mondiale relança régulièrement la polémique entourant le mot et son utilisation.

Une monographie, pourtant, est toujours considérée par les historiens et philosophes comme celle qui a le mieux décrit le régime totalitaire. Il s'agit du troisième tome de l'oeuvre de Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, intitulé *Le système totalitaire*. Depuis sa parution en 1951, ce texte ne cessa d'être soumis à la critique, revu et complété par des historiens, philosophes et penseurs politiques. Aujourd'hui encore, il est une référence incontournable pour l'étude du totalitarisme.

Publié trois ans avant l'opus d'Arendt, *1984* raconte les pensées d'un homme évoluant dans un monde totalitaire, un être semblant imperméable aux idées d'un système qu'il commente avant de se faire phagocyter par ce dernier. La description qu'il propose de ce régime converge avec les théories d'Arendt sur de nombreux points, notamment en ce qui concerne la place de l'individu au sein d'un tel Etat. *1984* n'en reste pas moins un roman d'anticipation dans lequel l'auteur nous interpelle quant à l'évolution des politiques au XX^e siècle.

À l'heure où Internet, les caméras de surveillances et autres puces électroniques font songer au télécran surveillant sans cesse les faits et gestes du héros d'Orwell, la réflexion qu'amène *1984* semble plus que jamais d'actualité. Car, si l'histoire n'est pas répétitive, l'homme n'est jamais à l'abri de la réitération des erreurs du passé pour peu que sa vigilance soit estompée par l'oubli.

La notion de totalitarisme et son histoire

Naissance du terme

Le totalitarisme n'est pas un régime qui existe en soi. Comme le soulignent les dictionnaires spécialisés¹, il s'agit plutôt d'une pratique politique dont le nazisme fut sans doute la forme la plus achevée. En outre, le terme « totalitarisme » est apparu dans la littérature politique des années 1920 et son sens fait débat depuis lors.

En 1923, les opposants italiens au régime de Mussolini – tant libéraux, comme Giovanni Amendola, que socialistes ou catholiques – qualifièrent celui-ci de « totalitaire ». Il s'agit ici de remplacer, dans les écrits relatifs au fascisme italien, le mot « tyrannie » par une expression nouvelle, car les adversaires du *Duce* comprirent que l'Etat mussolinien n'était comparable à aucun système connu. Étonnamment, Mussolini lui-même reprendra à son compte ce terme lorsque, en juin 1925, il revendique la « féroce volonté totalitaire de son régime ». C'est lui encore qui, sous la plume du philosophe officiel de l'Italie fasciste Giovanni Gentile, canonise le terme « totalitarisme » dans l'*Encyclopedia italiana* publiée en 1932². Les nazis, et plus particulièrement Hitler, utilisèrent quant à eux l'expression « *totale staat* » – Etat total – pour définir l'Allemagne hitlérienne. Carl Schmitt, le pendant nazi de Gentile, pense le totalitarisme comme une mobilisation totale de l'Etat libéral, une approche hobbesienne³ qui confère au système le droit de disposer de tout – la société civile étant étatisée – dans un but de guerre⁴.

Entre 1933 et 1940, le mot « totalitarisme » sera donc utilisé abondamment sans pour autant faire l'objet d'une ultime théorisation. Du point de vue antifasciste, le phénomène est identique. Un leitmotiv apparaît cependant chez les opposants aux fascismes, et ce dès les années 1920 : ils amalgament dans cette notion l'Italie mussolinienne, l'Allemagne hitlérienne et le régime stalinien. En novembre 1939, un symposium, organisé à New York, tend à mettre en exergue les concordances entre les politiques de Mussolini, Hitler et Staline⁵.

Un amalgame politique

Dans une perspective antifasciste, l'un des premiers penseurs du totalitarisme, Luigi Sturzo, s'attaque en 1936 à la « statolâtrie⁶ » entourant la figure du *Duce*. Il tente d'analyser le phénomène totalitaire et n'hésite pas à comparer l'Italie, l'Allemagne et l'URSS de son temps⁷. Sturzo cesse d'être contesté lorsque Staline signe le pacte germano-soviétique du 23 août 1939. À la stupéfaction générale, le 3 mai 1939, le *Vojd*⁸ remercie son ministre des Affaires étrangères, Litvinov – juif et, de surcroît, marié à une anglaise – qui sera remplacé par le

¹ BERSTEIN S., MILZA P., *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, Complexe, 1992, pp. 667-669.

² TRAVERSO E., *Le totalitarisme, le XX^e siècle en débat*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 2001, pp.19-22.

³ Du nom de Thomas Hobbes (1588-1679), philosophe anglais, créateur de la fiction du contrat social. Selon Hobbes, l'Etat est issu d'un contrat passé entre les hommes pour se protéger les uns des autres de leur nature belliqueuse en transférant une partie de leurs droits naturels à une instance supérieure qui leur garantirait la sécurité. Hobbes voyait cette instance (l'Etat) comme absolue.

⁴ TRAVERSO E., *op.cit.*, pp. 25-27.

⁵ MUSIEDLAK J. et D., *Les totalitarismes: fascismes et nazisme*, Aubeville, La Documentation française, bimestriel n°7037, 1996, p.1.

⁶ Culte de l'Etat.

⁷ TRAVERSO E., *op.cit.*, pp.30-32.

⁸ Surnom de Staline signifiant « Guide ».

glacial Molotov. La première mission de ce dernier sera de débarrasser le commissariat du peuple de ses membres juifs. Cet appel du pied de Staline au *Führer* débouchera sur le célèbre pacte de non-agression entre les deux régimes et sur le traité de partage de la Pologne⁹. Lorsque l'Armée rouge entre en Finlande le 30 novembre, l'URSS est exclue de la Société des Nations, ses relations diplomatiques sont suspendues¹⁰. A ce moment-là, l'association entre le stalinisme et le hitlérisme ne peut plus être niée par les penseurs du totalitarisme¹¹.

Le déclenchement de l'opération « Barbarossa » – l'entrée en guerre de Hitler contre l'URSS – le 22 juin 1941 va pourtant changer la donne. En effet, lorsque la *Wehrmacht* est arrêtée aux portes de Moscou par le rude hiver de 1941-1942, l'Occident prend conscience que l'armée hitlérienne n'est pas invincible, et l'ennemi d'hier devient alors l'allié du jour. Le 1^{er} janvier 1942, un traité est signé entre Roosevelt et Staline qui empêche toute paix séparée avec l'Allemagne. Dès lors, les Alliés soutiennent de manière spectaculaire l'effort de guerre soviétique¹². Dans ces conditions, l'amalgame qui englobait l'URSS, l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste dans le concept du totalitarisme n'a plus bonne presse, le maréchal Staline devenant « l'oncle Joe¹³ » des États-Unis¹⁴. Jusqu'au début de la Guerre froide, les démocraties occidentales prendront la défense de l'URSS dans d'autres domaines, comme le débat relatif au massacre de la forêt de Katyn, où les Allemands exhumèrent près de 15.000 cadavres d'officiers polonais exécutés par l'Armée rouge en 1939¹⁵.

Durant les premières années d'après-guerre, l'entente Est-Ouest interdisait toujours tout jugement sur le régime stalinien, ainsi que son assimilation au totalitarisme. Par exemple, c'est sous la pression du PC français que la traduction de *La ferme aux animaux* d'Orwell, récit animalier fustigeant les dictatures, ne put être publiée à Paris¹⁶.

Le totalitarisme comme arme de propagande

Un nouveau tournant s'opère avec l'entrée en Guerre froide. Ce revirement se traduit tout d'abord par un transfert culturel : le totalitarisme, qui était jusqu'alors l'apanage de la gauche européenne – principalement en Italie et en France –, va être repris par la droite américaine, soucieuse de diaboliser son nouvel ennemi. Dans un premier temps, ce sont les transfuges débarqués aux États-Unis – tel l'ex-agent soviétique Victor Kravtchenko – qui s'empressent de critiquer de manière violente le régime stalinien et ses camps d'internement. Lorsque la Guerre froide entre dans sa première phase de gel (1947-1953), des auteurs libéraux se mêlent au débat, rejetant pour la plupart les thèses des ex-soviétiques arrivés sur le nouveau continent¹⁷. Un antitotalitarisme conservateur virulent apparaît donc. Le président Truman – à l'origine de la doctrine du *containment*¹⁸ – va encourager le monde intellectuel américain à

⁹ FONTAINE A., *La guerre froide 1917-1991*, 2^e éd., Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2006.

¹⁰ DEWAELE J-M, « L'ère stalinienne », in *L'URSS de Lénine à Gorbatchev*, Bruxelles, coll. GRIP informations, n°18-19, 1989, p.38.

¹¹ TRAVERSO E., *op.cit.*, pp.36-37.

¹² DE VOS L., *La Belgique et la Seconde Guerre mondiale*, Bruxelles, Racine, 2004, p.151.

¹³ En référence à l'expression « *Uncle Sam* » désignant le gouvernement américain, « Joe » étant le diminutif de « Joseph », prénom de Staline.

¹⁴ TRAVERSO E., *op.cit.*, p.38.

¹⁵ BETHELL N., *Le dernier secret. 1945 : comment les Alliés livrèrent deux millions de Russes à Staline*, Paris, éd. Seuil, 1975, p.26.

¹⁶ Orwell finira par trouver un éditeur francophone à Monaco, cf. CONAN E., « Orwell, gêneur et rebelle », in *Le Vif/ L'Express*, 11 janvier 2002, p.54.

¹⁷ Isaac Deutscher, par exemple, qualifiait ces transfuges de « renégats », ce qui témoigne bien du climat de tension intellectuelle de l'époque.

¹⁸ *Containment*, ou « endiguement » en français, désigne la stratégie de politique étrangère des États-Unis au

définir, une fois pour toutes, le totalitarisme en amalgamant hitlérisme et stalinisme, afin de présenter de manière claire l'ennemi soviétique. Pour ce faire, le « Congrès pour la liberté de la culture », sponsorisé par la *Ford foundation* et par la CIA, est institué. Le but est de créer une dichotomie entre le « monde libre » et le « monde totalitaire », ainsi que l'association entre « démocratie libérale » et « liberté ». En 1950, le congrès accouche d'un *Manifeste aux hommes libres*, théorie manichéenne qui dénonce le caractère totalitaire du régime soviétique¹⁹.

Réponse du berger à la bergère, les intellectuels soviétiques qualifieront les démocraties libérales de « fascistes ». Le divorce entre les notions de « antitotalitarisme » et « antifascisme » est donc prononcé. Non sans ironie, le penseur communiste de la République démocratique d'Allemagne Stephan Hermlin note, en 1954 : « Le fascisme de l'après-guerre [lire « les démocraties libérales »] a élevé de façon extraordinaire le raffinement de sa propagande : il a découvert le totalitarisme [...] »²⁰.

Entre-temps, des voix s'élèvent contre ce manque de discernement. Le passage à la critique se fait en 1951 avec Hannah Arendt, lorsque, après des années de recherches, elle publie *Les origines du totalitarisme*²¹. Bien qu'elle n'en arrive pas encore à fustiger le formalisme scientiste²² naissant aux USA, son analyse tient compte de la complexité historique des différents régimes. Elle compare l'évolution de l'Allemagne nazie et de l'URSS stalinienne en tentant d'en déterminer tant les points communs que les divergences, tout en admettant sans complexe les lacunes de ses théories²³.

Une autre approche est celle de George Orwell, envoyé spécial pour l'*Observer* en France à partir de 1945, qui se retrouve bien seul dans un Paris où le tout Saint-Germain-des-Prés « maoïse » sans complexe²⁴. En effet, les nouveaux marxistes se trouvent à présent en France et en Italie. Ils bannissent de leur vocabulaire « totalitarisme » – terme devenu le monopole des libéraux conservateurs – oubliant que Trotski lui-même l'employait encore en 1940. En 1948 est publié *1984* – paru dans sa version française en 1950 – dans lequel Orwell critique ouvertement les régimes totalitaires. Soutenant les États-Unis dans leur lutte contre le communisme, il n'hésite pourtant pas à condamner la toute-puissance du marché sur le Nouveau Continent²⁵. Dans un monde bipolaire, Orwell fut donc marginalisé pour avoir tenté de relativiser le dogmatisme politique caractéristique des premières décennies de la Guerre froide.

D'autres auteurs d'outre-atlantique, tels Carl Joachim Friedrich et Zbigniew Brzezinski, vont tenter de construire un modèle théorique en relevant les piliers du totalitarisme : contrôle des médias, parti unique, etc. Dans cette perspective, l'Allemagne nazie perd de son originalité et

lendemain de la Seconde Guerre mondiale ; elle consistait à contenir la zone d'influence soviétique dans les limites atteintes en 1947, notamment en soutenant tous les États qui n'étaient pas communistes. Le fameux « Plan Marshall » (aide à la reconstruction de l'Europe) entrainait dans ce cadre.

¹⁹ TRAVERSO E., *op.cit.*, pp.51-59.

²⁰ TRAVERSO E., *op.cit.*, p.58.

²¹ MUSIEDLAK J et D, *ibid.*

²² Le scientisme est un courant de pensée qui considère que la politique devrait se soumettre à la science vue comme toute-puissante parce qu'elle mettrait en lumière les lois naturelles. Les théories raciales et leur application sous le III^e Reich constituent un exemple de dérive scientiste.

²³ ARENDT H., *Les origines du totalitarisme, t.3 : le système totalitaire*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1995.

²⁴ Du nom de Mao Zedong, l'ancien leader communiste chinois. A ce sujet, Orwell dira de Sartre, grand maoïste à l'époque, qu'il n'est rien d'autre qu'une baudruche in CONAN E., *op.cit.*, p.55

²⁵ CONAN E., *ibid.*

les pires aspects de la politique extérieure américaine – soutien de dictatures, interventionnisme – s'en voient justifiés²⁶. Le totalitarisme se détachant de son aspect historique, la notion devient une arme de propagande sclérosant la dichotomie Est-Ouest, diabolisant l'ennemi soviétique et légitimant les contradictions entre les thèses démocratiques et les actes posés par le « monde libre ». La fin ne justifie-t-elle pas les moyens ?

Une prise de conscience

Dans le courant des années 1960, les événements historiques vont, une nouvelle fois, modifier la perception du terme « totalitarisme ». L'enlèvement américain au Viêt Nam, la révolution cubaine et l'ascension des mouvements anticoloniaux convainquent l'opinion – d'abord en Amérique latine et en Afrique – de la matérialisation du concept dans le but de soutenir l'impérialisme américain. Les intellectuels occidentaux cesseront d'utiliser ce terme lorsque, en avril 1967, un article de Jason Epstein paru dans le *New York review of Books* intitulé « La CIA et les intellectuels » fait l'effet d'une bombe : le Congrès pour la liberté de la culture est dissout quand les Américains découvrent la nature de ses commanditaires et que sont révélés les procédés de propagande des USA²⁷. La littérature politique libérale juge alors les écrits de Friedrich et Brzezinski simplistes et réducteurs.

« Totalitarisme » ne disparaît pas pour autant. En Europe, ce sont les réfugiés de l'Est, tels le philosophe russe Alexandre Zinoviev ou l'historien polonais Krzysztof Pomian, qui l'emploient pour décrire une société uniformisée et docile. Ces auteurs n'utilisent évidemment pas la notion dans les acceptions qu'ont pu lui donner les formalistes américains ou les trotskistes d'Europe occidentale, et ont le mérite de distinguer, comme l'avait fait Arendt, le totalitarisme nazi du totalitarisme soviétique²⁸.

Avec les publications d'Alexandre Soljenitsyne²⁹, les « nouveaux philosophes » – Bernard Henri Lévy et André Glucksmann en particulier – « découvrirent » l'horreur soviétique et utiliseront le terme totalitarisme dans une perspective de critique du marxisme. Mais l'effondrement de l'URSS provoque un essoufflement du débat sur le communisme tandis que les libéraux-conservateurs se félicitent de constater que le modèle capitaliste – lié depuis les années 1950 à l'idée de liberté – ait survécu à la Guerre froide, et est donc le « meilleur système ». Cette idée est toujours d'actualité dans la propagande américaine, et l'historienne Anne Morelli n'hésite pas à dénoncer le rejet des opposants au capitalisme dans la case « totalitarisme » sans distinction aucune³⁰.

Dans une autre optique, Miguel Abensour³¹, dans la lignée de Claude Lefort³², préfère étudier son temps en proposant une critique des politiques actuelles basée sur la notion de totalitarisme³³. Cette approche, loin du débat politique binaire du XX^e siècle, semble être celle

²⁶ TRAVERSO E., *op.cit.*, pp.65-66.

²⁷ TRAVERSO E., *op.cit.*, pp.71-72.

²⁸ TRAVERSO E., *op.cit.*, pp.77-79.

²⁹ Dissident russe, auteur, notamment, de *L'archipel du goulag*.

³⁰ MORELLI A., « Le totalitarisme, une théorie politique qui ne fait pas l'unanimité », in *Aide mémoire* n°33, juillet- septembre 2005.

³¹ Philosophe français, Miguel Abensour est l'auteur, entre autres ouvrages, de *La démocratie contre l'Etat*, Paris, PUF, 1997.

³² Claude Lefort est un philosophe français connu pour sa réflexion sur le phénomène de totalitarisme, phénomène à partir duquel il élaborera sa conception de la démocratie comme un lieu de pouvoir « vide », sans cesse à remplir.

³³ TRAVERSO E., *op.cit.*, p.84.

qui, sans proposer une vision figée du totalitarisme, peut permettre au citoyen de rester vigilant quant à un probable retour du totalitarisme. Conséquemment, l'idée que le totalitarisme soit l'antithèse de l'Etat de droit ne signifie plus aujourd'hui que l'Etat libéral soit un Etat de droit. Le débat est donc relancé.

Le totalitarisme selon Hannah Arendt³⁴

Le terme « totalitarisme » n'a pas de définition figée. Cependant, certains auteurs ont étudié avec nuances les originalités des Etats dits totalitaires. Par exemple, Claude Lefort relève une grande différence entre les systèmes totalitaires et les dictatures : **dans l'Etat totalitaire, le parti est tentaculaire, il contrôle tout, jusque dans les loisirs des individus, et ne souffre d'aucune opposition³⁵**. Comme souligné ci-devant, l'oeuvre de Hannah Arendt reste une référence pour l'étude du totalitarisme, justement parce qu'elle a su mettre en exergue les particularités communes au nazisme et au stalinisme tout en soulignant les spécificités de chacun d'eux. L'étude de ce texte et son actualisation sont donc nécessaires pour comprendre ce que l'on entend par totalitarisme.

L'auteur

Hannah Arendt est née à Hanovre le 14 octobre 1906. Le décès de son père en 1913 et la Grande Guerre vont l'affecter terriblement. En 1920, sa mère se remarie et Hannah entame des études de philosophie à l'Université de Marburg où elle rencontre Martin Heidegger, son mentor et pour un temps son amant. En 1929, son cursus terminé, elle épouse l'écrivain Gunter Stern avec qui elle vit à Berlin. Là, elle entretient des rapports informels avec Kurt Blumenfeld, président de l'Organisation sioniste allemande, réalisant pour lui quelques recherches. Ce dernier se fait arrêter par la Gestapo en 1933 et Hannah décide de se réfugier à Paris avec son mari. Entre 1933 et 1941, elle s'entoure d'immigrés berlinois antifascistes. Fuyant à nouveau le nazisme, elle trouve refuge à New York, apprend l'anglais et travaille dans une maison d'édition pour immigrants. Dans ses écrits, elle milite pour la création d'un état « binational » juif-arabe en Palestine.

Après la guerre, elle commence immédiatement à rassembler le matériel pour écrire son oeuvre majeure : *Les origines du totalitarisme*, dont le troisième tome, *Le système totalitaire*, est le sujet de cette étude.

Elle défendra le maintien de l'ONU, car pour elle la démocratie est le seul moyen de contrer le totalitarisme. Considérée aujourd'hui comme l'un des plus grand penseur politique et philosophique américain, elle ne fut pas pour autant entendue comme tel aux États-Unis en son temps, sans doute parce que son travail ne traduisait ni la politique des démocrates, ni celle des conservateurs d'outre-Atlantique³⁶.

³⁴ Il s'agit ici de résumer humblement l'oeuvre d'Arendt en tentant de dégager les grandes lignes de sa pensée. Arendt H., *Les origines du totalitarisme*, t.3 : *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1972.

³⁵ LEFORT C., *Totalitarisme et démocratie*, conférence filmée le 16 novembre 2007, disponible sur <http://www.laviedesidees.fr/Totalitarisme-et-democratie.html>, consulté le 07/10/2008.

³⁶ CARNES M-C, GARRATY J-A, *American National Biography*, published under the auspice of the American council of learned societies, Vol I, New York, éd. Oxford university press, 1999, pp. 585-587.

Une société sans classe

L'une des particularités du système totalitaire, selon Arendt, est qu'il se base sur un phénomène typique du XX^e siècle : celui de masse. Contrairement à la « classe », qui est un groupe d'individus ayant des intérêts communs et qui peut dès lors être représentée par un parti, la masse est un ensemble de personnes oubliées de la politique. Cette « majorité silencieuse » reste tolérante vis-à-vis de la démocratie parlementaire jusqu'à ce qu'une personne, un chef, les guide vers un destin commun justifié par une idéologie.

En Allemagne, la masse existait avant le sacre de Hitler : la Première Guerre mondiale avait plongé les populations dans un sentiment de frustration commune. Tant les ouvriers que les commerçants ou les élites étaient touchés par la défaite et les effets du Traité de Versailles. D'autre part, la militarisation de la société allemande avait provoqué chez tous le sentiment d'appartenance à un sort collectif. Les tergiversations du régime de Weimar – celui-là même qui, selon le parti nazi, vendit le pays à l'ennemi – finissaient de convaincre le peuple allemand de l'inefficacité du système parlementaire.

Staline, quant à lui, dut créer de toute pièce cette masse. Par exemple, la paysannerie russe avait, dans les années 1920, conscience d'appartenir à une classe distincte. À grands coups de déportations, de collectivisations et de famines, le *Vojd* atomisera cette classe comme il le fera avec les ouvriers en faisant du stakhanovisme³⁷ une véritable religion d'Etat. Le Géorgien finira son travail en 1936-1938 avec les grandes « purges » des élites et des bureaucrates.

Pour terminer de fondre l'individu dans la masse, les idéologies totalitaires introduisent l'idée que l'aboutissement de l'histoire – l'avènement de la race des seigneurs en Allemagne et l'abolition des classes dans le monde en URSS – est une fin pour laquelle tous les moyens doivent être employés. Et cette fin n'étant pas imminente, la courte vie d'une personne ne représente plus rien face à la grande marche de l'Histoire. Cet état de fait justifie les crimes les plus odieux et minimise le sacrifice humain au sein même de la masse. Enfin, elle permet au chef totalitaire de justifier sa présence permanente à la tête de l'Etat.

La propagande

L'originalité de la propagande totalitaire ne réside pas tant dans le fond d'une idéologie que dans la manière dont elle est traitée. En effet, l'antisémitisme est loin d'être un monopole hitlérien, de la même manière que les théories communistes ne sont pas l'apanage de Staline.

C'est en se réappropriant le présent que le chef totalitaire parvient à imposer ses vues. Quoi de plus aisé que de convaincre la masse que la réalité, honnie par elle, n'existe pas? En rendant les Juifs et les partis démocratiques responsables de la misère du peuple allemand dans l'entre-deux-guerres, Hitler rend à ce dernier une fierté oubliée : l'Allemagne n'a pas perdu la guerre, c'est une minorité de corrompus qui ont vendu le pays. Cette fuite de la réalité vers la fiction implique la remise en cause de l'Histoire dans son entièreté. Elle est alors facilement remplaçable par l'idéologie.

Les idéologies totalitaires peuvent paraître simplistes et réductrices, et bon nombre d'historiens se sont interrogés sur la crédulité excessive des masses. Le scientisme explique ce

³⁷ Doctrine soviétique qui faisait l'apologie d'un travailleur dévoué à son travail et très productif. Le nom était tiré du mineur Alexeï Stakhanov qui, selon la légende soviétique, aurait abattu 102 tonnes de charbon en six heures, en 1935.

phénomène. En remplaçant la vérité historique par une vérité hypothético-déductive³⁸, les artisans de la propagande peuvent tout expliquer. Pour Hitler, partant du darwinisme social³⁹, la race aryenne est scientifiquement reconnue comme étant supérieure, donc l'Histoire aboutira à sa domination sur le monde. Pour Staline, postulant le marxisme, les lois naturelles du développement historique appellent à la dictature du prolétariat, donc la collectivisation est un pas en avant. Ici, l'implacable logique scientiste ne laisse plus de place au doute.

Pour répandre ces idées, les régimes totalitaires disposaient de moyens que les dictatures antérieures ne possédaient pas : les nouvelles technologies de diffusion. Grâce au contrôle des médias, les chefs totalitaires s'adressaient à un maximum de personnes et pouvaient modifier la réalité en temps réel. Par exemple, jusqu'à l'arrivée de l'Armée rouge à proximité de Berlin, la radio allemande diffusera de bonnes nouvelles du front russe.

Le succès de la propagande totalitaire ne tient donc pas à ce que l'idéologie soit incontestable, mais plutôt à la manière dont elle est traitée et diffusée.

L'organisation

Une autre particularité du système totalitaire est son organisation sociopolitique : le chef totalitaire conserve les institutions existantes tout en les vidant de leur substance. Elles sont dédoublées par des organes du parti, de telle sorte que personne ne sache jamais vraiment où se trouve l'exécutif. Et si l'exécutif n'est nulle part, personne n'est réellement responsable en cas de faille. En outre, conserver les institutions traditionnelles de l'Etat permet de maintenir une certaine crédibilité aux yeux du monde extérieur.

Hitler va pousser cette logique plus loin que Staline en créant un équivalent nazi à tous les organes de l'Etat. Ainsi, l'armée trouvera son pendant nazi avec les *Waffen-SS*, et il y aura même un ministère des Affaires étrangères du parti.

Le dédoublement des institutions crée de surcroît un climat de concurrence qui encourage la surveillance de l'un par l'autre. Les contrôleurs sont donc eux-mêmes contrôlés par ceux qu'ils contrôlent. Pour parfaire ce système d'espionnage – et donc de délation – le parti totalitaire s'invite dans le milieu professionnel. En intégrant ses membres au sein des entreprises, il montre qu'il est présent dans toutes les strates de la société et peut aussi surveiller un plus grand nombre de personnes.

Dans un domaine plus privé, les totalitarismes font la distinction entre les adhérents et les sympathisants du parti. Les adhérents restant en petit nombre, ils sont plus facilement contrôlables et remplaçables, tandis que les sympathisants, qui représentent la communauté nouvelle, sont plus à même de diffuser la propagande.

Le maintien d'un climat de violence est le dernier ingrédient nécessaire à l'atomisation d'une société. Dans l'Etat totalitaire, tout est organisé pour que l'individu se sente plus en sécurité en adoptant les vues du chef qu'en étant en dehors du système.

³⁸ C'est-à-dire, une vérité déduite à partir de simples hypothèses.

³⁹ Le darwinisme social, attribué au sociologue britannique Herbert Spencer (1820-1903), est une doctrine qui tente d'appliquer à la société la théorie de l'évolution des espèces de Charles Darwin en réduisant singulièrement celle-ci à la seule idée de la « survie du plus fort ».

Le chef

À la tête de l'Etat totalitaire se trouve le chef. Ce dernier fait partie d'un cercle privilégié au sein duquel il distribue les rôles. Ainsi, il conserve le haut du pavé en éliminant à sa guise ceux qui lui font – ou qui risquent de lui faire – concurrence. Hitler, par exemple, élimina Ernst Röhm non parce qu'il n'en avait plus besoin, mais parce que le chef de la SA avait pris une trop grande place au NSDAP. De la même manière, Trotski fut un ennemi pour Staline non à cause de ses vues universelles, mais parce qu'il bénéficiait d'une popularité sans égale chez les Soviétiques, de par son statut de chef de l'Armée rouge et ses talents d'orateur.

Cette place, le chef la réclame au point de s'identifier à tous les niveaux de pouvoir. C'est sans doute là la grande différence entre lui et le dictateur : il revendique lui-même la responsabilité totale. Les fonctionnaires de l'Etat, non contents d'être nommés par le chef, sont l'incarnation du chef, et leurs actes émanent forcément de lui. Ce qui signifie qu'en cas de faute, alors que le dictateur peut toujours la rejeter sur un subordonné, le chef se veut responsable des événements. Il devra admettre que son erreur a été la nomination de ce subordonné et prendra la responsabilité de son élimination physique. Le fonctionnaire de l'Etat totalitaire sait donc qu'il ne peut agir que dans l'intérêt du régime, puisqu'il est lui-même un rouage de la machinerie, et que sa place dans la société tient au fait que ce système reste en place.

Enfin, l'idéologie totalitaire permet au chef de ne jamais avoir tort : en persuadant les masses que l'Etat travaille pour les siècles à venir, il n'appartient plus à ses contemporains de le juger. Le chef totalitaire n'est donc pas un personnage extraordinairement charismatique. Il est simplement un dictateur qui est parvenu, par différents procédés, à ne jamais se faire contredire.

La police secrète

Dans un système démocratique, la police secrète est une forme de contre-pouvoir : partageant les secrets de l'Etat, elle cherche ses ennemis avec une certaine liberté. Ses cibles sont considérées comme des suspects et c'est à elle qu'incombe la tâche de prouver la culpabilité ou l'innocence de ceux-ci. Dans le système totalitaire, l'Etat désigne par avance quels sont ses ennemis, et il n'appartient plus aux agents de la police secrète de savoir ce qu'en pensent les victimes. Le suspect devient alors un « ennemi objectif », tels les Juifs pour les nazis. De plus, les lois qui prédéterminent la nature d'un ennemi ont l'avantage d'ôter le fardeau du choix à l'agent secret.

Autre intérêt de ce système, la police secrète n'est plus une menace potentielle pour l'Etat. Elle n'est plus que l'exécutif du pouvoir, comme l'est l'armée dans les démocraties. Et pour s'assurer la parfaite complicité des agents, le pouvoir totalitaire effectue régulièrement des « purges », chassant les plus anciens et créant un mécanisme d'ascension sociale. Les nouveaux agents sont donc implicitement complices des actes commis par le régime et peuvent à leur tour s'identifier à ce dernier.

Le devoir de « provocation » – c'est à dire la recherche d'ennemis potentiels – revient à chacun dans la société totalitaire. L'Etat encourage la délation jusqu'au sein des familles, de telle sorte qu'un père peut être dénoncé par son propre enfant. Le fait que chacun soit un agent secret en puissance procure un sentiment d'appartenance au régime, de responsabilité envers celui-ci. La règle qui confond le fonctionnaire avec la machine totalitaire vaut donc aussi pour les masses.

Les camps

Les camps de concentration ne sont pas propres aux régimes totalitaires. Mais la manière dont ils ont été organisés par eux est typique. Il ne s'agit plus seulement de bannir une catégorie d'individus, mais de matérialiser la terreur et d'anéantir tout espoir d'échapper au système. L'incroyable tolérance des masses vis-à-vis de ces crimes en série s'explique à nouveau par la logique totalitaire : si le darwinisme social enseigne que les Aryens vaincront, tous les moyens sont bons pour aider à la marche naturelle de l'histoire. Car le camp totalitaire est avant tout un moyen d'anéantissement psychologique, d'effacement de toute espérance que l'individu puisse prévaloir sur le régime.

Dans ces camps de concentration, le nombre de décès a deux effets principaux : tout d'abord, l'individu perd la connaissance de ce qu'est la mort, au point qu'il n'est plus conscient de sa propre vie. En résumé, il n'est plus rien pour lui-même ni pour les autres. Ensuite, le crime, à une telle ampleur, rend impossible le martyre. Cette logique atteint son paroxysme lorsque les corps sont systématiquement cachés, enfouis dans des fosses ou brûlés pour que, même dans la mort, l'individu n'existe pas.

Bien entendu, tous les déportés ne sont pas voués à la mort. Mais la possibilité de cette mort et la perte de tout repère social entraînent invariablement un anéantissement mental. Et l'homme idéal pour le régime totalitaire n'est pas celui qui milite en son nom, mais celui qui est incapable de discerner réalité et fiction.

Mais l'existence des camps ne suffit pas à créer un climat de terreur. L'arrestation arbitraire d'« ennemis objectifs » désignés par l'Etat peut toucher – surtout dans l'URSS de Staline – toutes les populations. Dans ces conditions, chacun est un détenu potentiel, et à celui qui hésite, le régime propose deux solutions : être complice de ses meurtres ou mourir.

Hannah Arendt fut principalement critiquée pour ne pas avoir relevé une particularité du nazisme: les camps d'extermination⁴⁰. Les Juifs et les Tziganes y furent systématiquement éliminés, non pas parce qu'ils représentaient un danger potentiel pour l'Allemagne, mais parce qu'ils étaient Juifs ou Tziganes. L'industrialisation du meurtre et la désignation d'un ennemi sur base de son origine ethnique n'existent pas dans la société stalinienne. La différence est de taille, puisqu'il ne s'agit plus d'éloigner ou de « rééduquer » le déviant pour assurer la survie du régime. Hitler s'est donné le droit d'éliminer une partie de la population pour, selon lui, accélérer le cours de l'Histoire.

⁴⁰ TRAVERSO E., *op.cit.*, pp.63-64.

1984 de Georges Orwell

Résumé de l'oeuvre⁴¹

Roman de l'écrivain anglais George Orwell (1903-1950), publié en 1949. À Londres, capitale de la première région aérienne de l'Océania, en 1984 ; Londres encombrée de ruines des guerres passées, de monuments délabrés, d'immeubles vétustes, et dominée par les quatre immenses bâtiments des ministères de la Vérité, de la Paix, de l'Amour et de l'Abondance. Partout, le visage d'un homme de quarante-cinq ans, à l'épaisse moustache, aux traits accentués et beaux : Big Brother, le chef suprême du Parti, dont le regard vous fixe de quelque côté qu'on le considère ; partout des télécrans qui scrutent vos gestes, vos réflexes, votre visage, pour renseigner la police de la pensée. Trois slogans régissent ce monde: « *La guerre c'est la paix. La liberté c'est l'esclavage. L'ignorance c'est la force.* » Winston Smith, trente-neuf ans, est las. Il appartient au Parti extérieur et travaille au ministère de la Vérité; il est accablé de froid, d'inconfort, de solitude. Que peut-il ? Se révolter, tenir un journal intime, avoir des pensées personnelles, rompre intérieurement avec la discipline. Que sait-il ? Rien, ou presque. Nul ne se souvient de l'époque qui précéda la Révolution, nulle trace n'en subsiste. Le passé est mort, le futur unimaginable, le présent absolument contrôlé par le Parti. ET ce contrôle lui donne aussi bien celui du passé que celui de l'avenir; il a immobilisé l'histoire en récrivant perpétuellement archives, livres et journaux pour qu'ils soient toujours conformes à la situation présente en vertu de la « mutabilité du passé ». Winston Smith collabore lui-même à cette réécriture, mais comment être assuré d'une contradiction corrigée hier, quand il n'en reste plus aujourd'hui la moindre trace vérifiable ? Rien n'existe qu'un présent éternel dans lequel le Parti a toujours raison ; le Parti qui encourage la délation et décourage l'amitié et l'amour ; le Parti qui est en train de forger une nouvelle langue, le Novlangue, qui rendra « littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer ». Ainsi le ministère de la Vérité authentifie des mensonges, celui de la paix s'occupe de la guerre, celui de l'amour de la police et celui de l'abondance du rationnement. Par ailleurs, une guerre permanente règne entre l'Océania et l'une des deux autres puissances mondiales : l'Eurasia et l'Estasia, guerre qui facilite l'emprise du Parti, car elle permet de mobiliser et de canaliser les énergies individuelles en les défoulant dans la haine. L'adversaire change parfois brusquement mais, grâce à la mutabilité du passé, il devient aussitôt l'adversaire héréditaire.

Au premier temps de sa révolte, Winston Smith cherche à percer le mécanisme du mensonge, puis il rencontre Julia. Le Parti interdit l'amour, aussi l'amour de Julia devient-il un acte politique doublé du plaisir de la transgression. Quand Julia se donne à lui, il la voit arracher ses vêtements « avec un geste magnifique qui semble anéantir une civilisation ». Leur commune révolte les pousse ensuite à essayer de s'insérer dans un mouvement clandestin, la « Fraternité », dont l'inspiration et le chef serait cet Emmanuel Goldstein, le traître contre lequel le Parti se déchaîne quotidiennement. Depuis longtemps, Winston se sent attiré par O'Brien, un haut fonctionnaire du Parti intérieur, chez lequel il a cru lire les mêmes préoccupations que les siennes. O'Brien le convoque un jour en secret, lui confirme l'existence de la Fraternité et lui déclare qu'il en fera désormais partie avec Julia ; recommandations: « *Il vous faudra vous habituer à vivre sans obtenir de résultat et sans espoir. Vous travaillerez un bout de temps, vous serez pris, vous vous confesserez et vous mourrez. Ce sont les seuls résultats que vous verrez jamais.* » Winston et Julia sont en effet arrêtés bientôt, et séparés.

⁴¹ Résumé retranscrit du LAFFONT-BOMPIANI, *Le nouveau dictionnaire des oeuvres (de tous les temps et de tous les pays)*, t4, Paris, éd. Robert Laffont, 1994, pp. 4678-4679.

Durant des semaines, Winston est battu, torturé, réduit à l'état de « chose grise et squelettique » ; il avoue tous les crimes mais garde, ultime refuge, son amour pour Julia. Maintenant, il vit sur un appareil de torture dont il suffit de pousser une manette pour lui infliger une douleur déchirante, atroce, et l'homme qui dirige cette douleur, qui s'en sert pour le rééduquer, c'est O'Brien – un O'Brien par qui il ne se sent pas trahi et auquel le lie toujours un étrange sentiment d'amitié, un O'Brien qui lui explique: « *Nous ne détruisons pas l'hérétique parce qu'il nous résiste. Tant qu'il nous résiste, nous ne le détruisons jamais. Nous le convertissons. Nous captions son âme, nous lui donnons une autre forme... Avant de le tuer, nous en faisons un des nôtres.* » Malgré tout, Winston n'accepte pas, ne se convertit pas. Il est alors finalement conduit à la salle 101, lieu destiné à l'application du principe qu' « il y a pour chaque individu quelque chose qu'il ne peut supporter, qu'il ne peut contempler ». Et Winston ne peut supporter la vue de la cage pleine de rats affamés qui, grâce à un dispositif en forme de masque, va lui être appliquée sur le visage pour que ces rats le dévorent. Il crie : « *Faites-le à Julia ! Pas à moi !* » Désormais, il est brisé. On n'exige plus rien de lui, on le relâche et il est libre d'errer de par la ville à sa guise. Il rencontre même Julia, mais ils se quittent sans un geste sur l'aveu mutuel de leur trahison, rien ne pouvant plus les émouvoir, les réunir. Puis, un soir que Winston écoute distraitement un bulletin de victoire, il sent brusquement son doute se transformer en une bienheureuse certitude. Il se voit longer un couloir carrelé de blanc, un garde armé derrière lui; il sent la balle tant attendue lui entrer dans la nuque. Il regarde le visage de Big Brother et une grande tendresse l'envahit : « La lutte était terminée. Il avait remporté la victoire sur lui-même. Il aimait Big Brother. » [...]

Le totalitarisme dans *1984* de George Orwell.

L'œuvre de Georges Orwell fourmille de références au système totalitaire, et beaucoup d'éléments tirés de ce texte peuvent faire l'objet d'études comparatives avec la notion de totalitarisme. Dans l'optique d'une approche globale de l'oeuvre, développer l'ensemble de ces points serait exhaustif. Par contre, l'examen de certaines facettes du roman permettra de dégager d'autres pistes de réflexion.

Le chef

Lorsque, dans *1984*, le narrateur décrit le visage de Big Brother, le lecteur ne peut s'empêcher de penser à Staline. Son regard suspicieux, sa moustache noire, ses traits exagérés et l'omniprésence de son portrait sont autant d'indices qui font songer au « petit père des peuples ». Dans le même ordre d'idées, l'ennemi du chef, Goldstein, est dépeint avec les traits de Trotski – dont le véritable nom est Bronstein : son « *mince visage de Juif, largement auréolé de cheveux blancs vaporeux, qui portait une barbiche en forme de bouc* » (p.25)⁴² ne laisse aucun doute.

Comme pour le chef totalitaire, Big Brother est présenté comme la source bienveillante de toute chose, la seule entité qui existe effectivement dans le système et surtout l'incarnation du régime tout entier. Lorsque, torturé dans la salle 101 du ministère de l'Amour, Smith interroge O'Brien sur l'existence de Big Brother, ce dernier lui rétorque: « *Naturellement, il existe. Le Parti existe. Big Brother est la personnification du Parti.* » (p.365) Ce phénomène d'assimilation du chef et l'Etat s'appelle dans l'Allemagne nazie le « *Führerprinzip* ». Malgré

⁴² Toutes les citations du roman d'Orwell proviennent de la version suivante : ORWELL, G., *1984*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993.

un semblant de « polycratie », Hitler tenait *de facto* les rennes du pouvoir dans tous ses aspects, depuis la politique culturelle du Reich jusqu'à la conduite de la guerre⁴³.

Un autre point commun entre les chefs totalitaires et Big Brother est le besoin continu d'être en guerre, quitte à se trouver lui-même un ennemi, afin de justifier l'existence de la dictature : « [...] *l'objet de la guerre n'est pas de faire ou d'empêcher des conquêtes de territoire, mais de maintenir intacte la structure de la société* » nous dit Orwell (p.283). Lorsque dans l'URSS de 1946, il n'y a plus d'Allemands ni de trotskistes à traquer, Staline s'appuiera sur les thèses d'Andrei Jdanov qui avait relevé l'existence d'un antagonisme fondamental entre le monde bourgeois et la société communiste pour légitimer son pouvoir⁴⁴. Le nouvel ennemi du peuple étant l'Occident, les « formalistes bourgeois », surtout dans le milieu de la presse, devaient être mis au ban de la société⁴⁵.

La falsification de l'histoire

Dans *1984*, le mensonge est permanent. Le métier de Winston Smith au « Commissariat aux archives » consiste à transformer le passé en modifiant la teneur d'articles de presse parus en leur temps. Ce procédé permet à Big Brother de ne jamais avoir tort, et donc d'assurer la pérennité de son règne. Comme souligné ci-devant, transformer la vérité historique au profit d'une idéologie est courant dans les totalitarismes. Staline, par exemple, après avoir purgé les élites de la société soviétique – c'est-à-dire les seuls à pouvoir comprendre le régime – publie en 1938 une nouvelle histoire officielle de la Révolution de 1917⁴⁶. Inutile de dire que son rôle y est glorifié et que le nom de Trotski n'y apparaît pas.

Comment ne pas faire le lien entre ces faits et les propos d'Orwell lorsqu'il décrit les manuels d'histoire officiels d'Océania : d'après ces derniers, au début du XX^e siècle, les capitalistes avaient le droit de cuissage (p.108). Et bien entendu, il est impossible pour la masse de distinguer le vrai du faux dans ce dédale d'informations.

L'utilisation de nouvelles technologies

L'un des objets omniprésents dans l'oeuvre d'Orwell est le télécran. Tout au long du roman, il incarne la transcendance de Big Brother en s'invitant dans les foyers ou dans les entreprises. Cette « plaque de métal oblongue » joue deux rôles pour le régime : d'une part elle diffuse sans interruption la propagande du Parti, rappelant les bons résultats de la production, les idées de Big Brother ou les victoires de l'armée sur l'ennemi ; d'autre part, elle permet la surveillance par l'image et le son. Cet appareillage est une véritable source d'angoisse pour le narrateur qui craint de révéler ses pensées en parlant durant son sommeil. Si bien que « *Le pire ennemi [...] est le système nerveux. À n'importe quel moment, la tension intérieure peut se manifester par quelque symptôme visible* » (p.96).

Ni l'Allemagne nazie, ni l'URSS ne disposaient d'une telle arme de propagande. Mais la radio fut pour Hitler un moyen comparable de diffusion. Selon Goebbels, chef de la propagande nazie, la radio allait servir dès 1933 à « rassembler au son du tambour les 48% [d'adhérents]

⁴³ DREYFUS F-G., *Le III^{ème} Reich*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Inédit histoire », 1998, pp.146-147.

⁴⁴ DELWIT P., « La révolution de 1917 et la guerre civile : des débuts difficiles », in *L'URSS de Lénine à Gorbatchev*, Bruxelles, coll. « GRIP informations », n°18-19, 1989, p.30

⁴⁵ CARRERE d'ENCAUSSE H., *L'URSS de la révolution à la mort de Staline 1917-1953*, Paris, Seuil, coll. « Histoire », 1997, p.257.

⁴⁶ CARRERE d'ENCAUSSE H., *op.cit.*, p.193

qu'il manque [au mouvement] »⁴⁷. Pour faciliter sa diffusion, Hitler se tourne vers les sociétés Bosch et Siemens qui allaient produire pour lui de petits appareils ayant deux avantages : ils étaient peu coûteux et ne pouvaient réceptionner les émissions étrangères⁴⁸. En contrôlant les émissions radiophoniques allemandes, Hitler a pu donner à la radio le rôle du télécran.

La délation

Le télécran n'est pas le seul moyen de surveillance que possède Big Brother. En éduquant les habitants d'Océania à la délation, tout le monde devient un agent secret, et personne n'ose confesser ses divergences. Dans *1984*, les enfants sont vêtus de l'uniforme des Espions, composé d'une culotte bleue, d'une chemise grise et d'un foulard rouge (p.38). Pour les enfants, les processions, les randonnées en bande, le culte de Big Brother sont un « jeu magnifique ». Leur zèle à trouver dans le regard d'autrui un soupçon de dissidence s'en retrouve renforcé et il est courant d'entendre parler d'un enfant qui aurait dénoncé ses propres parents au Parti. C'est de cette manière que Parsons, le voisin de Smith, se fait moucharder par sa fille de sept ans pour avoir murmuré « à bas Big Brother » dans son sommeil (pp.331-332). L'embrigadement des enfants et l'incitation à dénoncer leurs parents se retrouvent aussi bien dans l'Italie fasciste que dans l'Allemagne nazie ou le système soviétique.

Dans les systèmes totalitaires, la délation en général est encouragée, parfois avec autant de violence qu'en fiction. L'exemple le plus criant est celui de la « loi sur la responsabilité collective familiale et extrafamiliale » promulguée par le Comité central soviétique le 9 juin 1935. Après avoir étendu les peines de droit commun aux enfants de plus de 12 ans, Staline déclare que toute personne ayant eu connaissance d'un projet d'espionnage ou de sabotage chez un membre de sa famille, de son école ou de son entreprise et qui ne le dénonce pas, est passible des mêmes peines que les coupables⁴⁹. *De facto*, une boutade lancée à la table familiale devant ses enfants pouvait rapidement se transformer en cauchemar.

La rééducation

Les totalitarismes possèdent un système concentrationnaire destiné à la « rééducation » de l'individu. Comme le souligne Arendt, le but de la détention est de confondre l'homme dans sa perception de la réalité. Dans *1984*, lorsque O'Brien « questionne » Winston Smith dans les sous-sols du ministère de l'Amour, le but n'est pas de lui faire admettre que deux et deux font quatre ou cinq (pp. 353-356). La finalité est de le soumettre à une vérité imposée. Ainsi, Smith admettra que l'Océania a toujours été en guerre contre l'Estasia, que deux et deux font cinq si telle est la vérité de Big Brother. Il admettra ainsi son impuissance face au système totalitaire.

Le système est donc tout puissant et rien ne semble pouvoir le mettre en péril, pas même le sacrifice. Arendt soulignait notamment l'impossibilité du martyr dans le système concentrationnaire parce que celui-ci effaçait chez l'individu la perception de sa propre vie en noyant sa mort dans le crime de masse, phénomène qui atteint son paroxysme par la destruction des corps dans les fours crématoires. Le système de 1984 organise quant à lui la « vaporisation » des individus suspectés de trahir Big Brother, c'est-à-dire l'effacement total de leur existence passée, présente et à venir. C'est ce qu'explique O'Brien à Winston quand il

⁴⁷ AYCOBERRY P., *La société allemande sous le III^{ème} Reich, 1933-1945*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1998, p.87

⁴⁸ DREYFUS F-G, *op.cit.*, p.229.

⁴⁹ CARRERE D'ENCAUSSE H., *op.cit.* p.27.

dépouille ce dernier de ses ultimes illusions : « *Vous devez cesser de vous imaginer que la postérité vous vengera, Winston. La postérité n'entendra jamais parler de vous. Vous serez gazéifié et versé dans la stratosphère. Rien ne restera de vous, pas un nom sur un registre, pas un souvenir dans un cerveau vivant. Vous serez annihilé, dans le passé comme dans le futur. Vous n'aurez jamais existé.* » (p.359)

D'autres éléments du monde de *1984* peuvent être mis en parallèle avec les traits de l'histoire du totalitarisme. Le principe de la semaine de la haine ressemble à s'y méprendre aux douze festivités annuelles organisées par le NSDAP. Elles ont pour but, selon Goebbels, « d'éveiller en chaque camarade le besoin de vivre et revivre sans cesse ces heures de profession de foi »⁵⁰. Autre point concordant : l'architecture. Hitler avait, comme Staline⁵¹, l'idée que l'architecture devait être à même de symboliser la puissance du pouvoir. Inspirés du plus grand classicisme allemand, ces bâtiments monumentaux devaient être d'une sévérité absolue⁵².

L'univers de *1984* n'est certes qu'une fiction. Mais les similitudes avec les réalités du totalitarisme montrent qu'Orwell, en proposant un roman d'anticipation, a voulu montrer que l'humanité n'est pas à l'abri des déviations totalitaires. Dans ce cadre, utiliser la notion de totalitarisme pour critiquer la politique contemporaine prend tout son sens.

Le totalitarisme aujourd'hui

De nombreux penseurs du totalitarisme ont vu dans les nouvelles technologies de diffusion le moyen qui a permis aux régimes totalitaires d'asseoir leur pouvoir. Hitler aurait-il pu rêver à son empire sans les médias ? Aujourd'hui, on ne peut avoir lu Orwell sans faire l'association entre Internet et le télécran. Plus encore que la radio dans l'Allemagne nazie, l'ordinateur s'est invité dans les foyers à travers le monde. Et derrière une apparente liberté, la vie privée de l'internaute est plus que jamais extorquée : le stockage de données personnelles a engendré la création de bases de données dont il n'est pas certain qu'elles restent confidentielles. En conséquence, un employeur qui aurait accès aux dossiers médicaux d'un candidat pourrait choisir, le cas échéant, de ne pas le sélectionner pour un entretien d'embauche, de même qu'un assureur sera tenté, par exemple, de refuser de signer un contrat d'assurance-vie pour une personne qui présenterait un risque de cancer⁵³.

La solution pourrait être de ne pas divulguer d'informations personnelles sur la toile. Mais les communes exigent la carte d'identité électronique, les mutuelles, les banques et un nombre sans cesse croissant d'institutions fonctionnent avec des cartes à puce qui sont autant de systèmes de traçage. Il devient donc aisé de dresser le portrait-type de n'importe quel individu : ce qu'il consomme, où il vit, son état de santé, ses crédits, sa situation professionnelle, etc.

Dans de telles conditions, le respect de la vie privée, qui était autrefois garanti par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, est bafoué. Pire encore, les données personnelles font l'objet d'un marché important, certaines entreprises monnayant ces informations à des fins commerciales.

⁵⁰ AYCOBERRY P., *op.cit.*, p.83

⁵¹ DREYFUS F-G, *op.cit.*, pp. 220-221.

⁵² AYCOBERRY P., *op.cit.*, p.91.

⁵³ O'NEIL M., « Internet ou la fin de la vie privée », in *Le Monde diplomatique*, n°354, 45^{ème} année, Septembre 1998, p.23.

Si l'individu est aujourd'hui virtuellement « traçable », il l'est tout autant dans la réalité : la vidéosurveillance s'est installée dans les rues. Les études ont pourtant toutes démontré l'inefficacité de cette dernière. Le plus exhaustif des rapports publiés à ce sujet, émanant du Home Office britannique (ministère de l'Intérieur), porte à la vidéosurveillance un coup mortel : les caméras sont souvent mal placées – obstruées par des branches d'arbre, éblouies par des réverbères –, les objectifs de la surveillance sont trop larges et le personnel des salles de contrôle ne peuvent regarder tous les écrans à la fois⁵⁴. Pourtant, en Europe, 29% des espaces publics étaient sous l'œil des caméras en 2004, et ce chiffre est en constante augmentation. Cette progression s'explique, une fois de plus, par l'appât du gain : le marché de la vidéosurveillance représentait, en 2006, 751 millions d'euros⁵⁵.

Faut-il pour autant voir dans ces technologies les prémises d'une société orwellienne ? Pas forcément ! Ce serait donner trop d'importance aux techniques elles-mêmes. La radio, par exemple, n'a pas engendré le nazisme, mais les nazis s'en sont servis une fois au pouvoir. Dans le cas d'Internet et de la vidéosurveillance, la liberté de l'individu a, jusqu'à présent, surtout été victime de la sacro-sainte mais néanmoins condamnable dictature des marchés. Gardons toutefois à l'esprit que ces instruments, aux mains d'un *Vojd*, d'un *Duce* ou d'un *Führer*, pourraient devenir les télécrans du XXI^e siècle.

⁵⁴ LE BLANC N., « Sous l'oeil myope des caméras », in *Le Monde diplomatique*, n°654, 55^{ème} année, septembre 2008, p.4.

⁵⁵ LE BLANC N., *op.cit.*, p.5

Table des matières

- Introduction p.2
- La notion de totalitarisme et son histoire p.3
- Le totalitarisme selon Hannah Arendt p.7
- *1984* de Georges Orwell p.12